

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

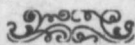
NOUVELLE SERIE

---

QUATRE-VINGT-UNIÈME NUMÉRO

---

OCTOBRE 1908



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

---

1903

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1903.

UN

L'autor  
Etats-Uni  
mois, une  
Le mom  
dance, où  
la situat  
dées à Cub  
sionnaires  
de nos lect



ERS  
Sb  
les  
éta  
éloignées de  
après, ils acc

La populat  
champ immer

CUBA

---

## UNE MISSION DOMINICAINE

Par le R. P. MOTHON


Prieur des dominicains du Havre

---

L'autonomie de Cuba a été officiellement reconnue par les Etats-Unis ; " la perle des Antilles " est devenue, depuis quelques mois, une république indépendante.

Le moment est donc bien choisi pour publier cette correspondance, où nos lecteurs seront heureux de trouver des détails sur la situation religieuse de la grande île et sur deux missions fondées à Cuba par les Frères-Prêcheurs. Mais la pauvreté des Missionnaires est extrême, aussi les recommandons-nous à la charité de nos lecteurs.

---

ERS la fin de l'année 1899, sur la demande de Mgr Sbarette, récemment nommé évêque de la Havane, les Pères Dominicains de la province de Lyon ont établi une mission dans une des parties les plus éloignées de ce diocèse, à Cienfuegos, et, quelques mois après, ils acceptaient la charge d'un nouveau district.

\*\*\*

La population de ces contrées offre au missionnaire un champ immense et plein d'espérance. Les Cubains ont, au

fond de leur nature, des instincts religieux, qui, développés dans des conditions normales, pourraient donner d'excellents résultats. Ils sont d'un naturel ouvert, sympathique, un peu enfantin, mais plein de cœur et facile à gagner. Depuis deux ans, les missionnaires français en ont déjà fait l'expérience d'une manière frappante. Le jour où ils débarquaient dans l'île de Cuba, ils se trouvaient, en ce qui concerne l'exercice du saint ministère, dans les conditions les plus défavorables. Ils n'étaient que cinq religieux sans aucune ressource financière et, sauf un seul d'entre eux, ne connaissant pas un mot de la langue espagnole. Ils louèrent une petite maison très modeste et résolurent de commencer humblement leur œuvre d'apostolat, en faisant le catéchisme à quelques enfants nègres. Tout d'abord les habitants éprouvèrent à l'endroit des nouveaux-venus un sentiment de défiance. Mais cette première impression ne dura pas longtemps. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient à faire à des prêtres étrangers à leurs divisions politiques, qui ne sollicitaient d'eux aucune rétribution, pas même la plus minime, et ne cherchaient qu'à les instruire et à leur faire du bien, la défiance fit place à la surprise, puis à une sympathie marquée. Quelques jeunes gens, qui s'étaient hasardés près des religieux, rapportèrent à leurs amis ce qu'ils avaient vu et les emmenèrent à leur tour leur rendre visite, si bien qu'au lieu de quelques petits nègres que les Pères comptaient évangéliser, ils virent arriver de tous les environs une foule de grands garçons et se trouvèrent bientôt, sans le vouloir et sans y avoir songé, à la tête d'un véritable collège de plus de cent élèves.

En même temps, à mesure qu'ils se familiarisaient avec la langue espagnole, ils voyaient leur ministère s'étendre. Le manque de prêtres dans toute l'étendue de l'île de Cuba, mais surtout dans la partie dont nous parlons, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ce n'est pas le lieu de raconter ici les causes multiples de ce triste état de choses, mais on

pour  
de Cie  
méritat  
église  
le cure  
prêtres  
ombrag  
témoig  
élévati  
de leur  
Au b  
et jeun  
jamais c  
n'avaien  
mencère  
Il fallu  
emprunt  
style le I  
ques cent  
pelle des  
dimanche  
Chose inc  
conditions  
gations de  
que des ca  
pour les ac  
peut prévc  
transformé  
Néanmoins  
sans grande  
Les nouvea  
reçoivent a  
" D'ici à c  
en face des  
certaines ext

pourra s'en faire une idée quand on saura que, dans la ville de Cienfuegos et ses environs, c'est-à-dire dans une agglomération qui dépasse quarante mille âmes, il n'y a qu'une église et que le clergé de celle-ci se compose de deux prêtres, le curé et un vicaire. Hâtons-nous de dire que ces deux prêtres, tous deux natifs du pays, bien loin de prendre ombrage de l'arrivée des Pères, leur ont constamment témoigné la plus cordiale sympathie et, avec une grande élévation de vues, ont aidé de tout leur pouvoir au succès de leur ministère.

Au bout de quelques temps, blancs et créoles, vieillards et jeunes filles, une foule de personnes qui ne s'étaient jamais confessées, qui n'étaient ni baptisées ni mariées, et n'avaient sur Dieu que les notions les plus confuses, commencèrent à prendre le chemin de la pauvre petite mission. Il fallut songer à une chapelle. Avec quelques fonds empruntés, on érigea une sorte de vaste hangar en bois, du style le plus primitif, mais assez grand pour abriter quelques centaines de personnes. Aujourd'hui, l'humble chapelle des missionnaires se trouve déjà trop petite. Chaque dimanche on y vient entendre la messe et les instructions. Chose inconnue dans le pays, des hommes de toutes les conditions forment une partie de l'auditoire. Des congrégations de femmes et de jeunes filles ont été fondées, ainsi que des catéchismes, non seulement pour les enfants, mais pour les adultes. En un mot, si les progrès continuent, on peut prévoir que cette population sera bientôt complètement transformée.

Néanmoins, ces consolants résultats ne s'obtiennent pas sans grandes difficultés, surtout au point de vue matériel. Les nouveaux missionnaires n'ont pas de paroisse et ne reçoivent absolument rien des fidèles.

"D'ici à quelque temps du moins, nous écrivent les Pères, en face des ruines accumulées par la guerre et à cause de certaines extorsions, commises jadis à l'égard des habitants,

sous prétexte religieux, nous ne pouvons et ne voulons rien demander. Cette conduite nous est inspirée par la persuasion où nous sommes qu'agir autrement, dans les circonstances présentes, serait compromettre irréparablement le succès de notre ministère et l'avenir de cette nouvelle mission. Jusqu'ici nous avons vécu à grand'peine de quelques aumônes venues du dehors et des secours que nous fournit généreusement une petite communauté de Dominicaines françaises, détachées de Cette et établies depuis quelques années à Cienfuegos. ”

Malgré cela, les ressources sont complètement insuffisantes, et actuellement, après avoir employé toute leur journée au ministère des âmes, les Pères sont obligés de consacrer une partie de leurs nuits à des leçons privées d'anglais et de tenue de livres, afin de pouvoir faire face aux dépenses les plus indispensables et payer leur pain de chaque jour.

Tel est l'état des choses, à Cuba, dans les villes où, malgré la détresse religieuse et matérielle, il y a encore des ressources. Dans les campagnes, loin des centres et des voies de communications, la situation est bien pire encore, et on peut dire qu'il se trouve dans cette île des districts presque aussi déshérités, à tous les points de vue, que les tribus sauvages du centre de l'Afrique.

Dans le courant de l'année dernière, l'évêque de la Havane, Mgr Sbaretta, se rendant compte du grand bien que faisaient les religieux, leur demanda de prendre entièrement à leur charge un vaste district situé au sud, dans la partie montagneuse de l'île et, jusqu'alors complètement dénué de tout secours. Les Pères n'avaient pour cette nouvelle mission ni hommes ni argent, et refusèrent d'abord ; mais l'évêque insista tellement et la situation qu'on leur dépeignait était si lamentable, qu'ils acceptèrent enfin, se confiant en la Providence.

Ils envoyèrent un premier missionnaire, le Père Germain, qui avait travaillé plusieurs années déjà dans les Antilles Anglaises.

Bie  
et au:  
cher t  
été en  
missio  
dans l  
monta  
l'océan  
Dan  
puisse  
de tran  
les rivi  
compos  
dant d'  
toutes c  
la plus  
dans les  
dont la  
d'arbres,  
sont plan  
maison ;  
cloue de  
des ouver  
Le tout e  
au chaum  
bre, suspen  
lement un  
Dans les  
ustensiles  
tif, pour fa  
nes enfants  
par terre o  
Les blan  
mais néan  
encore bien

Bien lui prit d'être jeune encore et rompu aux fatigues et aux privations de l'apostolat ; car il allait avoir à défricher un champ plus pénible que tous ceux auxquels il avait été employé jusque-là. Le district qui forme la nouvelle mission mesure près de 150 kilomètres de tour. Il est situé dans la partie sud-ouest de l'île, et comprend une chaîne de montagnes escarpées qui descendent au sud jusque vers l'océan, dans le voisinage du port de Trinidad.

Dans toute cette vaste région, il n'y a pas un chemin où puisse s'aventurer une voiture quelconque, et le seul moyen de transport est de traverser à cheval les forêts, les prairies, les rivières et les marécages. Quant à la population, elle est composée en grande partie de nègres et de mulâtres, descendant d'esclaves ou anciens esclaves eux-mêmes, privés de toutes communications avec le reste de l'île et plongés dans la plus profonde misère. Groupés en petits villages ou isolés dans les montagnes, ils habitent généralement des huttes dont la construction est des plus primitives. Quatre troncs d'arbres, encore jeunes et hauts de quatre à cinq mètres, sont plantés en carré et forment les quatre angles de la maison ; d'un piquet à l'autre, en guise de murailles, on cloue de larges feuilles de palmiers, en ayant soin de laisser des ouvertures qui servent à la fois de portes et de fenêtres. Le tout est recouvert de longues herbes un peu semblables au chaume de nos campagnes. Au centre de l'unique chambre, suspendu à l'extrémité d'une liane, se balance généralement un berceau de branchages occupé par le dernier-né. Dans les coins, quelques meubles primitifs et quelques ustensiles de ménage ; au dehors un petit fourneau portatif, pour faire l'ordinaire, et au centre de la cabane, les jeunes enfants, garçons et filles, complètement nus, se traînent par terre ou jouent en compagnie de poules et de pourceaux.

Les blancs sont dans des conditions un peu meilleures ; mais néanmoins leur situation matérielle et morale est encore bien triste, et, prise dans son ensemble, cette mission

est certainement une des plus misérables qu'on puisse imaginer.

Quelques extraits des lettres du R.P. Germain achèveront mieux que nous ne pourrions le faire, de peindre au vif la situation :

“ Au commencement de mars dernier, écrivait-il en date du 24 avril, j'ai trouvé une bonne occasion pour aller à Polo-Viego. Au jour fixé, à cinq heures et demie du soir, je me présente à l'école de Magua. Personne ! l'école est fermée. Dois-je revenir sur mes pas ? Dois-je continuer ? Une vieille négresse sort de sa hutte.

— “ *Padre !* me dit-elle, le maître d'école habite dans la montagne ; passez de l'autre côté du village et allez tout droit ! Sa maison est sur le premier contrefort de la Cordelière, et voici le sentier qui y conduit. ”

Il n'y avait pas de temps à perdre, car le soleil baissait à l'horizon. Je me mets donc en route. Au bout d'une heure de marche, je me trouve perdu au milieu des hautes herbes, sans apercevoir âme qui vive. Il faut rebrousser chemin ! De retour à Magua, il faisait grand nuit. La bonne négresse a pitié de moi.

— “ Tenez, *Padre*, mon petit garçon va vous conduire. ”

“ Là-dessus, le bonhomme saute en croupe derrière moi.

— “ Tiens-toi bien, nous allons galoper ! ”

— “ *Sí, Padre ! me gusta !* (cela me plaît.) ”

“ Nous refaisons le même chemin. Un manguier et quelques arbustes m'avaient caché la maison. C'est là que je m'étais égaré. Je fus reçu par la femme du maître d'école.

— “ Père, me dit-elle, demain mon mari vous conduira “ à Polo-Viejo.

— “ Mais pour la nuit j'irai coucher à l'école, n'est-ce pas ?... ”

“ Je n'osai demander l'hospitalité dans le *sitio*, simple hutte construite en écorce de palmier, avec une toiture de feuillage. Pas de croisées bien entendu, mais plusieurs larges ouvertures par lesquelles pénètre la bise et, avec elle, les insectes, les rats, les serpents, etc.

— “  
“ sant  
Nous a  
“ Du  
pour de  
“ Ap  
commer  
croix, à  
dements  
sa femm  
mière fo  
prépare  
cloison e  
le meille  
nuit, les  
fouet.

“ Au pe  
de Benedi  
“ A sept  
d'un pays  
étaient av  
sont d'enuc  
verdoyante  
couleuvres,  
maîtres dai  
presque à p  
gorge étroit  
val, car l'an  
faux pas po  
“ A midi,  
et maître  
être demand



— “ *Qué vos !* répondit le maître d'école lui-même en faisant son apparition. C'est ici que vous coucherez. Entrez ! Nous allons souper. ”

“ Du riz, des courges, des aubergines et un verre d'eau pour deux sur une nappe de papier, tel était le menu.

“ Après la collation, nous étions réunis là huit ou dix. Je commençai à faire le catéchisme, à enseigner le signe de la croix, à expliquer qu'il y a un ciel, un enfer, dix commandements de Dieu, etc. A l'exception du maître d'école et de sa femme, tous semblaient entendre ces choses pour la première fois et ne se lassaient pas d'écouter. A dix heures on prépare les couchettes ; on suspend les rideaux en guise de cloison et chacun a son alcôve. Pour moi, j'étais logé dans le meilleur coin, avec ma selle de cheval pour oreiller. La nuit, les rats me font visite et mangent une partie de mon fouet.

\* \* \*

“ Au petit jour, la première parole que j'entendis en guise de *Benedicamus Domino !* fut : “ *Vive Cuba libre !* ”

“ A sept heures, nous étions dans les montagnes, au sein d'un paysage magnifique. Les sommets que nous traversions étaient avant la guerre couverts de caféiers, aujourd'hui ils sont dénudés ; tout a été dévasté ! Les grandes herbes y sont verdoyantes et abritent des milliers de gros lézards et de couleuvres, pendant que les vautours planent et règnent en maîtres dans ces solitudes. Nous longeons des précipices presque à pic. Le Rio d'Ay roule ses eaux au fond d'une gorge étroite. A plusieurs reprises, il faut descendre de cheval, car l'animal refuse d'avancer, et de fait il suffirait d'un faux pas pour nous précipiter dans l'abîme,

“ A midi, nous étions à Polo-Viéjo. Ici la population est en majeure partie blanche. On s'étonne que je vienne sans être demandé ; car jusque-là bien peu de prêtres s'étaient

aventurés dans ces parages, et seulement sur la promesse d'une grosse rétribution. Or, comme la dernière guerre a tout ruiné, c'était pour ses pauvres gens une merveille de me voir au milieu d'eux.

— “ Je viens aujourd'hui, leur dis-je, simplement pour faire votre connaissance. Y aurait-il cependant des baptêmes à administrer, des mariages à bénir ? ”

— “ Oui, Père ; mais personne n'est préparé. Tout le monde est loin d'ici ! Ce sera quand vous reviendrez. ”

“ Quelques jours plus tard je suis retourné à Polo-Viéjo. On n'était guère mieux préparé que la première fois.

“ Le soir, j'avais inscrit six mariages ; le lendemain, je faisais deux baptêmes, et quatre autres mariages se présentaient.

— “ Qu'on se prépare bien maintenant, dis-je en partant ; je reviendrai le 8 mai ! ”

\* \* \*

A quelque temps de là, le même Père écrivait :

“ Le jour des Rameaux, j'ai célébré à Caracusay. On avait approprié le vieux fort, pour en faire un local à peu près convenable. On avait recueilli pour la circonstance tout ce qui avait pu échapper aux désastres de la guerre et surtout à la voracité des rats et des insectes. Quelle tristesse d'être obligé d'utiliser de pareilles loques pour en couvrir l'autel du saint Sacrifice ! Pour missel j'avais juste les feuilles nécessaires d'un vieux livre de messe. Si du moins cette pauvreté extérieure avait été compensée, comme à Bethléem par des adorateurs véritables. Hélas ! Où sont-ils ? J'espère qu'avec le temps les bons Cubains de Caracusay deviendront de fervents chrétiens ; mais présentement aucun d'eux ne se confesse. Huit sur dix ne savent pas même ce qu'est la sainte communion. Des images ou des médailles ! tout le

monde  
vie ! pe  
c'est. ”  
“ Le  
de loca  
apporté  
l'évangi  
— “ E  
“ Tous r  
“ manières  
“ autres  
“ autres ]  
“ résurre  
“ les âme  
“ sante !.  
“ Un n  
se mit à  
qu'il faut  
tiser les e  
de 8 ans,  
“ Il faut  
“ mariage !  
“ un vrai n  
“ pas ! ”  
“ Sensati  
sur la plaie  
disais la me  
à la répéter  
“ Le soir  
arrivant, j'a  
Je le confess  
C'est le pren  
me-onction q  
mes paroissie  
semblait n'ati

monde veut en avoir ! Mais de Jésus-Hostie ! de ce pain de vie ! personne n'en demande ; personne ne sait même ce que c'est. ”

“ Le jour de Pâques, j'étais à Candado. Là je n'avais pas de local. Appartement, table, pierre d'autel que j'avais apportée avec moi de Trinidad, tout était emprunté. A l'évangile, j'adressai la parole à l'assistance.

—“ En ce jour, l'Eglise célèbre la résurrection du Sauveur. “ Tous nous ressusciterons ; mais non pas tous de la même manière : les uns glorieux comme le divin Modèle, les autres pour subir le châtement ; les uns pour le ciel, les autres pour l'enfer !... En attendant, il y a une première résurrection religieuse et morale qui doit s'opérer dans les âmes et dans toute cette contrée autrefois si florissante !... ”

“ Un nègre, qui n'avait jamais entendu tant d'éloquence, se mit à applaudir bruyamment ! J'expliquai ensuite ce qu'il faut faire pour opérer cette renovation morale : “ Baptiser les enfants. ” Il y en a tout autour de moi, de 4, de 6, de 8 ans, qui ne le sont pas.

“ Il faut ensuite que les parents reçoivent le sacrement de mariage ! Le mariage civil n'est qu'un contrat, ce n'est pas un vrai mariage. Vous croyez être mariés ; vous ne l'êtes pas ! ”

“ Sensation dans l'auditoire ! Je mettais en effet la main sur la plaie vive. Le juge local, dans la maison duquel je disais la messe, loin de s'offenser de cette vérité, m'engage à la répéter souvent.

“ Le soir je partais de nouveau pour Caracusay. En arrivant, j'apprends qu'un homme est gravement malade. Je le confesse, le marie, et lui donne les derniers sacrements ! C'est le premier malade que je visite ici, la première extrême-onction que j'y donne et, j'espère aussi, le premier de mes paroissiens que j'envoie au ciel. Pauvre homme ! Il semblait n'attendre que mon arrivée et le bienfait des sacre-

ments, pour mourir en paix. Les assistants ont été vivement touchés de ce spectacle, et le soir même je célébrais deux nouveaux mariages.

\* \* \*

“ Que Dieu me garde la santé afin que je puisse féconder cette portion si négligée du champ du Père de famille. Mais, pour bien faire, il faudrait au moins deux missionnaires de plus. Les trois quarts de mon temps se passent à cheval ; c'est seulement en allant de hutte en hutte, que je puis aborder ces pauvres gens et les attirer ensuite à l'église. On parle souvent de mission ; je ne crains pas d'affirmer que nul autre pays ne mérite mieux ce titre que la chaîne des montagnes de Trinidad. Il y a autant à faire que dans les pays idolâtres ; car avant de jeter la bonne semence, je dois déraciner maints préjugés !..

“ Je suis sans église, sans presbytère. Je demande un peu partout l'hospitalité, heureux de la trouver comme à Magua dans une hutte de branchages. Je partage le riz et les bananes de mes hôtes. Comment dépeindre mon extrême indigence ! Je compte pour rien les fatigues et les privations personnelles, Dieu me les payera au centuple. Mais être privé souvent d'offrir le saint Sacrifice, faute du strict nécessaire... ! l'offrir même avec un calice que seul l'extrême nécessité où je suis m'excuse d'employer, c'est là plus qu'une privation ordinaire. Combien je bénirais le bienfaiteur dont la générosité me doterait d'une chapelle de missionnaire que je pourrais transporter à Magua, Candado, Caracusay, Polo-Viejo, etc. . . Avec non moins de reconnaissance, je recevrais tout ce qu'on a l'habitude d'envoyer aux missionnaires, images, médailles, livres (en espagnol), soutanes pour enfants de chœur, habillements pour les autres enfants, garçons et filles, qui courent les chemins dans un

costum  
saire.  
ses, dai  
la plus  
plèteme  
prêtre  
mourir

Nous  
cette pr  
sants pe  
et de me  
tante, qu  
religieus  
lièrement  
gloire de

costume plus que primitif ! Tout, en un mot, est ici nécessaire. Si en d'autres points de l'île s'accumulent des richesses, dans mon district règne la pauvreté ou plutôt la misère la plus complète. C'est pour cette raison qu'il a été si complètement abandonné. Quand je me suis mis en route, un prêtre me disait : — " Mais, vous n'y pensez pas ! vous allez mourir de faim ! "

\* \* \*

Nous espérons que, grâce à la générosité des catholiques, cette prédiction ne se réalisera pas et que des secours suffisants permettront au courageux missionnaire de continuer et de mener à bonne fin une œuvre aussi ardue mais si méritante, qui peut être le germe de toute une régénération religieuse sur le sol cubain, et qui se recommande particulièrement à la sympathie de tous ceux qu'intéressent la gloire de Dieu et le salut des âmes.

HAUTE-EGYPTE

---

## MISSION FRANCISCAINÉ

Par le R. P. LEONARD, d'Estaires

Procureur des missions franciscaines

---

On lira avec intérêt le rapport suivant du R. P. Léonard. C'est un tableau des providentiels développements de la mission fondée par les fils du patriarche séraphique, sur les rives du Nil, pour amener à la vérité religieuse les schismatiques coptes et les sectateurs de l'Islam.

---

**C**E fut à la suite de leur Père, saint François d'Assise (1219), que les Franciscains vinrent s'établir en Egypte ; ils y furent presque seuls, pendant de longs siècles, à entretenir le flambeau de la foi catholique. Dans la Haute-Egypte, la difficulté des voyages fit que, jusqu'en 1666, ils ne reçurent d'autres visites que celles de leurs Frères ou de quelques Jésuites, et seulement à de rares intervalles. C'était, il faut bien l'avouer, une région très négligée, bien que ce fût le centre de la nation copte.

Mais, en 1687, la Sacrée Congrégation de la Propagande y établissait notre mission et lui donnait un vice-préfet dépendant du custode de Terre-Sainte, gardien du Saint Sépulcre, à Jérusalem. Ce vice-préfet était le P. Antoine. Cependant, en 1697, la mission était érigée en préfecture indépen-

dante  
fondat  
Les  
de Terr  
qu'en l  
nait la  
au Cair  
maison.  
Darbel-

Jusqu'  
tion de la  
que de V  
grégation  
Mainten  
parlons de  
fondée.

Le Peti  
Sainte, fu  
à sa mi  
alors une a  
achetait en  
sait de bât  
établisseme  
Caire. C'éta  
1901. Cette  
le moment o  
blême fort a  
constances et  
ressources né

dante et recevait pour premier préfet, on pourrait dire pour fondateur, le Père François-Marie.

Les Pères reçurent d'abord l'hospitalité au grand couvent de Terre-Sainte établi au Caire. Cet état de chose dura jusqu'en 1754. A cette date, alors que le Père Jacques gouvernait la mission en qualité de préfet, M. Jean Ferro, consul au Caire, pour la République de Venise, lui fit don d'une maison. Cette habitation devint dès lors le petit couvent de Darbel-Ghinemet.

\* \* \*

Jusqu'à ce moment la mission était placée sous la protection de la France. Elle passa alors sous celle de la République de Venise, qui, vers 1797, par ordre de la Sacrée Congrégation de la Propagande, la céda à l'Autriche.

Maintenant que nous connaissons les débuts de la mission parlons de chacune des stations qu'elle a successivement fondée.

#### I. — Le Caire

Le Petit Couvent, contigu au couvent de Terre-Sainte, fut, en 1900, acquis par lui et incorporé à sa mission. Celle de la Haute-Egypte acheta alors une autre habitation à Daher, près de l'Albayeh. Elle achetait en même temps un terrain où elle se proposait de bâtir des écoles et un orphelinat de garçons, établissement dont le besoin se faisait grandement sentir au Caire. C'était tout près de l'hôpital français, inauguré en 1901. Cette intention, elle ne l'a nullement révoquée ; mais le moment où elle pourra en réaliser l'exécution est un problème fort ardu, dont la solution dépend d'une foule de circonstances et spécialement de la difficulté de trouver des ressources nécessaires. Pour l'heure, nous devons nous con-

C'est  
ondée  
pour  
secta-

d'As-  
tablir  
nt de  
a foi  
yages  
s que  
ent à  
égion  
pte.  
rande  
t dé-  
épul-  
epen-  
épen-

tenter de notre maison provisoire à laquelle est annexée une chapelle publique dédiée à saint Antoine.

Quant à la Chapelle du Petit Couvent, dès 1895, elle passait aux mains du patriarche catholique copte, S. B. Mgr Cyrille-Macaire, Patriarche d'Alexandrie. C'est près de ce même emplacement que ce prélat a construit sa cathédrale, qui fut consacrée le 3 mai 1902.

Jusqu'à ce jour, c'est l'église du Petit Couvent qui en avait fait office. Elle reste, du moins, église du Consulat d'Autriche-Hongrie et à certaines fêtes solennelles, des missionnaires s'y rendent pour les cérémonies religieuses. C'est une situation très gênante qui, du reste, n'est que provisoire. Cet édifice avait été construit sur les ruines d'une chapelle minuscule détruite en 1837, avec une partie du couvent et des archives. Cette dernière datait de 1756. Pour la relever, le Père Pierre-Frédéric, alors préfet, avait envoyé en Europe le P. Louis de Modène, avec mission de recueillir des aumônes. Parmi les sommes qu'il reçut, figure un don de 3,000 francs, fait par l'Œuvre de la Propagation de la Foi; le P. Louis l'envoya au Caire en 1848.

Les frais s'élevèrent à 48,230 francs. Quand les travaux furent terminés, l'église fut bénite sous le vocable de La Fuite en Egypte, le jour de Pâques 1850. Affectée d'abord au service du double rite copte et latin, elle ne tarda pas à donner asile aux autres rites orientaux qui n'avaient pas de sanctuaire spécial, Maronites, Arméniens, Syriens, Grecs-Melchites, etc.

## II. — Fayoum

Cette mission, connue aussi sous les noms de Crocodilopolis et d'Arsinoë, est distante du Caire de 104 kilomètres. C'est comme un oasis au milieu d'un désert qui la sépare à l'ouest de la Haute-Egypte.

Ce fut en 1667 que les missionnaires franciscains s'y éta-

blirent.  
présent  
faisaien  
ciscains  
local de  
procès ;  
sous la l  
étaient l  
série de  
tut de F  
avec Bon  
tation du  
Mais F  
mission d  
fut le P.  
qualité de  
il céda à l  
Suez; la n

La statio  
ministratio  
une maison  
canal, on co  
fet, le P. Ve  
l'Immaculée  
Fayoum,  
ments des  
cents ans d'  
reprises, ils  
démolir la p  
mase éleva de  
l'Association



blirent. Nous possédons des documents authentiques de leur présence dans cette ville jusqu'en 1770. Les progrès qu'ils y faisaient étant peu sensibles, ils l'abandonnèrent. Les Franciscains de Terre-Sainte y retournèrent en 1827. Mais le local de la mission avait été usurpé par les voisins. Il y eut procès ; les Pères de Terre-Sainte gagnèrent et s'établirent sous la protection de la France, égide sous laquelle tous étaient placés. L'installation primitive se composait d'une série de maisonnettes appartenant à M. Mouchal, de l'Institut de France. C'était un Français venu en Egypte en 1798 avec Bonaparte, puis resté avec Méhémet-Ali pour la plantation du coton et de la canne à sucre.

Mais Fayoum était enclavé dans le territoire assigné à la mission de la Haute-Egypte ; elle lui fit retour en 1878. Ce fut le P. Jacques, du Mont S.-Savin, en Toscane, qui, en qualité de préfet, conduisit les négociations. En échange, il céda à la Terre-Sainte la station nouvellement créée de Suez ; la mission reçut certains dédommagements.

\*\*\*

La station de Suez avait pris naissance en 1859, sous l'administration du P. Egide, alors préfet. Elle s'ouvrit avec une maison prise en location ; mais durant les travaux du canal, on construisit une résidence et une église que le préfet, le P. Venance, bénit le 15 octobre 1865, sous le titre de l'Immaculée-Conception. Le tout avait coûté 63,450 fr.

Fayoum, au contraire, ne possédait que les vieux bâtiments des premiers jours, qui comptaient bien deux cents ans d'existence. Restaurés et agrandis à plusieurs reprises, ils menaçaient ruine, si bien qu'il fallut même démolir la petite chapelle construite en 1827. Le P. Damase éleva donc une résidence près de la nouvelle école de l'Association nationale pour venir en aide aux mission-

naires. C'est une fondation du P. Fortuné, en 1888. Actuellement, nous sommes réduits à faire les offices dans une salle de classe, faute de ressources pour poursuivre la construction de l'église dont le P. Vincent, préfet actuel, a béni la première pierre le 18 avril dernier.

Il faudrait, en outre, un cimetière convenable. Plusieurs tombes coptes sont en ruine et font pitié. Il est bon de remarquer ici que, sur les instances de Charles V, venu en excursion à Fayoum en 1857, Saïd-Pacha nous donna un terrain destiné à cet usage. Atteint de la vérole noire, le prince fut reçu dans notre résidence et soigné par le Père Anathase.

Observons encore qu'au temps de l'expédition française de Bonaparte et de la bataille des Pyramides, une colonne de soldats se lança jusqu'à Fayoum à la poursuite d'un chef de Mamelucks qui s'était réfugié là. Un certain nombre d'officiers et d'hommes, blessés ou malades, vinrent chercher asile à la résidence des Franciscains. Plusieurs y moururent et furent inhumés dans l'ancien cimetière placé alors dans la cour qui sépare la maison de l'église. En 1878, en transportant les corps dans le nouveau lieu de sépulture hors de la ville, on trouva les restes de ces Français avec leurs noms et leur signalement et on les réunit dans le nouvel ossuaire. Mais ce n'était pas à ces braves une sépulture convenable. On fit part de cette situation à M. Allet, consul de France à Minieh, qui en référa à M. Cogordan, agent diplomatique au Caire. On a l'intention d'élever un monument aux héros qui dorment là.

A Fayoum sont établies les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception. Ce fut le P. Jules-Marie qui fit cette fondation en 1897. Ces sœurs, filles de Saint-François, dirigent un orphelinat et un externat ; elles concourent grandement par là au bien qui se fait dans le pays.

Cette  
située à  
les peti  
sinage c  
les mon  
La sta  
tuné, qu  
l'Associa  
seconde e  
Père cons  
aux religi  
Sainte-Fa  
béni Mgr  
et délégué  
prélat en  
En 1893  
aumônes p  
son œuvre  
l'achat et le  
actuel, le P.  
toutes les a  
treintes don  
Les Sœurs  
en octobre 1  
nable. Nous  
nécessaire po  
France, natio  
Nous avon  
tes, en grande  
secours ; c'est  
Là non plus  
est d'inhumer

### III. — Beni-Suef

Cette mission, distante de 128 kilomètres du Caire, est située à mi-chemin de Fayoum à Lahoun. Là se trouvent les petites Pyramides et l'antique Labyrinthe, dans le voisinage de la ville de Nilopolis, ensevelie sous les sables près les monts de Lahoun.

La station de Beni-Suef fut fondée en 1888, par le P. Fortuné, qui prit en location une maison pour le compte de l'Association Nationale italienne ; cette dernière ouvrit une seconde école de garçons. Ce fut seulement en 1894 que le Père construisit une résidence qui servit de petit couvent aux religieux. En 1897, il y joignit, sous le patronage de la Sainte-Famille et de Saint-Antoine, abbé, une église que bénit Mgr Gaudence Bonfigli, archevêque de Cabasa, vicaire et délégué apostolique de l'Egypte et de l'Arabie ; ce même prélat en avait posé la première pierre.

En 1893, le P. Fortuné vint en Europe recueillir des aumônes pour la mission. Ce mandat ne lui fit pas oublier son œuvre de Beni-Suef. Les dépenses totales, y compris l'achat et le terrain, s'élevèrent à 37,000 francs. Le supérieur actuel, le P. Vincent, soutient l'œuvre, comme, du reste, toutes les autres stations, en proportion des ressources restreintes dont dispose la mission.

Les Sœurs Franciscaines ont ouvert une école à Beni-Suef, en octobre 1898. Mais il faudrait construire un local convenable. Nous possédons déjà le terrain ; quant à l'argent nécessaire pour bâtir, nous comptons sur la générosité de la France, nation protectrice.

Nous avons déjà arraché à l'erreur une centaine de Coptes, en grande majorité si pauvres qu'il faut leur donner des secours ; c'est là une nécessité qui s'impose en Orient.

Là non plus, nous n'avons pas de cimetière. Force nous est d'inhumer nos morts avec les schismatiques de Bouche.

*Bouche* est une grosse agglomération où se trouvent deux couvents de moines avec dépendances et un abbé-évêque pour chaque couvent. L'un est le couvent de saint Antoine, abbé ; l'autre de saint Paul, ermite. Saint Antoine était originaire de Zéitoun, village des environs. Le grand couvent dédié à ce saint et celui de saint Paul, sont bâtis sur les hautcurs de la chaîne arabique.

Le patriarche copte catholique, grâce aux largesses de S. S. Léon XIII, a acquis un terrain à Bouche et y a fondé une station où il a envoyé un curé de son rite. Avec le concours des Franciscains, qui visitèrent ce pays en 1885, sous la conduite du P. Fortuné, alors président du Fayoum, puis de Beni-Suef, avec l'aide ensuite des Pères Jésuites de Minieh, qui avaient là une petite école, plusieurs familles caphtes se convertirent. Mais aujourd'hui l'évêque de Minieh (Hermopolis) n'a plus le moyen d'entretenir à Bouche un curé à poste fixe ; c'est donc Beni-Suef qui a provisoirement la charge des catholiques. Le missionnaire y vient à certaines fêtes ; mais les fidèles, contraints d'envoyer leurs enfants à l'école caphte, des moines eutychéens, ne se contentent pas de ce service irrégulier ; ils réclament l'ouverture d'une petite école.

\* \* \*

*Tamia* est une nouvelle station, établie dans les montagnes, près du désert de Libie, proche des confins des Mostérich. C'est l'infatigable et zélé P. Fortuné de Sienna qui fit cette fondation, en octobre 1901. Il a déjà obtenu la conversion de quinze familles coptes. Ce sont des Fellahs, à qui il est obligé de donner l'assistance matérielle et spirituelle. Il lui faut, en outre, pourvoir à l'instruction des enfants et des adultes. A force de sacrifice de tout genre, il a établi un maître-catéchiste. Les ressources manquant pour construire un local, si exigü qu'on le suppose, c'est dans l'habita-

tion d  
pauvr  
faire l

Har  
missio  
Ceux-c  
quelque  
et surc  
la Socié  
Cette  
rive dro  
pyramic  
du rite  
bien néc  
d'hui, to  
offices di  
faveur q  
de Vence  
la directi  
ne réponc  
Veut-ou  
télégram  
il est vrai  
la malheu  
rière catho

Cette vil  
polis ou Ar

tion d'un de ces fellahs, qui, tous étant laboureur et très pauvres, n'ont aucune maison à louer, que nous devons faire les cérémonies du culte et la classe.

\* \* \*

*Harrandieh* est une autre station, où ne réside pas de missionnaire et que desservent les religieux de Beni-Suef. Ceux-ci s'y rendent aux fêtes principales, ou à la requête de quelques catholiques ; généralement ce sont des Européens et surtout des Français, employés à la raffinerie de sucre de la Société française Léon Say.

Cette localité est située à 27 kilomètres du Caire, sur la rive droite du Nil, en face et à l'ouest d'Hélouan, près des pyramides de Ghizeh. Maintenant que les catholiques, tous du rite latin, ont dépassé le nombre de deux cents, il serait bien nécessaire d'y avoir au moins un petit local. Aujourd'hui, tout ce que nous pouvons faire, c'est de célébrer les offices divins dans la classe française, et encore c'est une faveur que nous devons à la bienveillance de M. Le Roux de Vence, directeur actuel de la raffinerie. Mais, d'une part, la direction peut être changée ; de l'autre, cette situation ne répond pas aux besoins spirituels de la mission.

Veut-on un exemple ? Un jour, un Père est appelé par télégramme pour assister une Française, mourante ; c'était, il est vrai, une femme fort pieuse. Or, quand le Père arriva, la malheureuse était déjà morte et enterrée dans le cimetière catholique du Caire.

#### IV. — Assiout ou Syout

Cette ville, connue encore sous les noms de Grande Lycopolis ou Arsinoë, est éloignée du Caire de 378 kilomètres.

C'est en quelque sorte la capitale de la Haute-Egypte et la résidence actuelle du supérieur de la Mission Franciscaine. Cette station fut ouverte avec une maison en location en 1830, par le R. P. Rémy. En 1840, on acquit un terrain et l'on construisit une résidence et une église, que le même Père bénit en 1844 sous le titre de saint Ferdinand, parce que l'empereur Ferdinand d'Autriche avait envoyé un beau tableau et un don de 800 thalers. Cependant les bâtiments ayant grandement souffert et l'église menaçant ruines, on en éleva, en 1899, une nouvelle, de forme élégante et munie de trois nefs ; ce fut l'œuvre du P. Tisseur, aidé du P. Cyrille. La bénédiction en fut faite solennellement en novembre 1900 par Mgr Gaudence Bonfigli. A la même époque, la résidence fut restaurée et agrandie. La somme totale des frais atteignit 20,000 francs.

A Assiout, fleurirent autrefois une pléiade de vénérables anachorètes : saint Jean, ermite, qui vécut dans les cavernes de la montagne voisine, saint Pierre, martyr, patriarche d'Alexandrie, saints Cosme et Damien, de Syrie. Les reliques de ces deux derniers, ainsi que celle de saint Jean, ermite, se conservent dans une maison voisine de notre église, mais qui appartient au clergé schismatique.

Aujourd'hui, les solitaires ont disparu ; à leur place des protestants américains sont maintenant établis ; avec le concours de diaconesses, ils ont fondé deux établissements, un pour garçons et un pour filles ; ils y ont joint un hôpital et font une grande propagande biblique.

En face d'eux, la mission catholique, toujours à court de ressources, a grand peine à se maintenir. Heureusement, les Sœurs Franciscaines, venues en 1888, ont fondé une école, aujourd'hui florissante, dans les locaux que leur a élevés l'Association nationale ; en outre, les Frères des Écoles chrétiennes, installés depuis plusieurs années, ont édifié, en 1901, un vaste collège.

La population indigène se compose en grande partie de

Coptes  
dans c  
tance r  
centair  
le barr

Cette  
1720 pa  
sympa  
la méde  
cita mill  
son, en l  
Ce fut  
bord du  
les empoi  
les releva  
sion eut c  
vaient pa  
construisi  
Les Lat  
Girgeh. Si  
de Balian  
de la jeune  
nale, ouve  
ayant pour  
affection au  
Nag-Har  
cents cathol  
de Français  
Léon Say. ( station voisi  
avec une ma

Coptes pauvres, dont plusieurs centaines se sont convertis dans ces dernières années. Il faut à ces néophytes assistance matérielle et spirituelle ; il la faut encore à quelques centaines d'Européens qu'attire ici, depuis un certain temps, le barrage du Nil.

#### V. — Girgeh

Cette station, à 504 kilomètres du Caire, fut fondée en 1720 par le Père Ildefonse. Ce religieux s'était concilié les sympathies des Coptes et des Musulmans par l'exercice de la médecine. Le fanatisme des disciples d'Eutychès lui suscita mille persécutions ; il réussit pourtant à louer une maison, en 1726.

Ce fut en 1800 seulement que furent construites sur le bord du Nil la première église et la résidence. L'inondation les emporta en 1840 ; mais le Père Egide, alors président, les releva la même année. Puis, en 1895, lorsque notre mission eut cédé aux Coptes celles de nos stations où ne se trouvaient pas de Latins, le Père Vincent, aidé du Père Cyrille, construisit une autre église et une résidence.

Les Latins et les Latinisants sont en très petit nombre à Girgeh. Si la mission a conservé cette position, c'est à cause de Baliana qui est proche, et afin de pourvoir à l'instruction de la jeunesse groupée dans l'école de l'Association nationale, ouverte en 1895. Les Coptes catholiques, tout en ayant pour leur rite l'ancienne église, témoignent une grande affection aux missionnaires.

*Nag-Hamadi*, à 556 kilomètres du Caire, compte deux cents catholiques, en grande partie Européens, spécialement de Français, employés aux raffineries de sucre de la maison Léon Say. Ce fut le P. Démétrius, missionnaire de Kéné, station voisine, qui ouvrit cette mission en novembre 1894, avec une maison en location.

Plus tard, le P. Ambroise, de nationalité belge, construisit une résidence (1896), puis une église, bénite en novembre 1900.

Dans le voisinage de Nag-Hamadi se trouve notre ancienne station de Farchout. Nous l'avons cédée, comme les autres, aux Coptes ; aussi n'y avons-nous pas de curé résident. Cependant, provisoirement et à titre extraordinaire, nous faisons, pour les Coptes catholiques, le service religieux.

#### VI. — Kéné.

Cette ville, à 611 kilomètres du Caire, est la cité sainte des musulmans d'Égypte ; aussi y sont-ils très fanatiques. Ce n'est qu'en 1880 que le Père Egide put élever une résidence et une église qu'il bénit en 1882, sous le vocable de la " Fuite en Égypte. " Une première avait été commencée en 1856 par les Pères Samuel et Louis ; mais, une nuit, les musulmans la détruisirent entièrement. Il fallut toute l'autorité de l'Autriche, nation protectrice, et même l'intervention personnelle de l'empereur auprès de Khédive, pour obtenir du gouvernement égyptien l'autorisation de bâtir un nouvel édifice.

A Kéné, les Sœurs Franciscaines nous prêtent leur concours en dirigeant une école de l'Association Nationale dans un local appartenant à la mission et que le Père Démétrius a restauré, en mars 1897, au prix de 7,000 francs environ.

#### VII. — Louksor

*Louksor* (Thèbes), la ville aux cents portes, enrichie d'obélisques et de mausolées pharaoniens, est à 673 kilomètres du Caire.

Ce fut seulement en 1871 que, grâce au zèle du P. Séra-

phin,  
truisi  
Père l  
plusie  
une gr  
qui en  
ciscain  
dévou  
avec l'  
nombr  
taine é  
d'autan  
Bey et  
nes cons  
1892 ; l'  
1895 pa  
février l  
Athanas  
tèrent u  
La po  
De là, né  
dantes d  
rer des c  
A ce pi  
vice relig  
rope, vien  
A *Salas*  
familles c  
devons ass  
d'un local  
Le mém  
familles ca  
Elles récla  
acquis un t  
pour l'école



phin, une mission catholique y fut établie. Ce Père construisit une résidence avec chapelle, en 1878. En 1888, le Père François Zanabi, qui en avait été président pendant plusieurs années et était alors Préfet de la mission, y édifia une grande école de filles. Ce fut l'Association Nationale qui en fit tous les frais. L'année suivante, les Sœurs Franciscaines apportèrent à l'œuvre des Coptes leur part de dévouement. Les conversions obtenues par le Père Zanabi, avec l'aide des autres missionnaires, dépassèrent 500. Ce nombre demandait une église et une résidence d'une certaine étendue. Le besoin de rebâtir, d'ailleurs, s'imposait d'autant plus que les fouilles, pratiquées par MM. Mariette-Bey et Maspéro, avaient nécessité la destruction des anciennes constructions. La résidence sortit la première de terre en 1892 ; l'église suivit. La première pierre fut posée en juin 1895 par le Père Vincent et la chapelle bénite par lui en février 1895, sous le titre de la Sainte-Famille. Le Père Athanase-Richard présida à tous les travaux, qui nécessitèrent une dépense totale de 22,873 francs.

La population de Louksor se compose de pauvres Fellahs. De là, nécessité pour la mission d'avoir des ressources abondantes destinées à secourir les habitants indigents et à attirer des colons dans ces régions fertiles.

A ce premier chef d'assistance matérielle, se joint le service religieux en faveur des nombreux voyageurs qui, d'Europe, viennent hiverner ici.

A *Salamiat*, village près de Louksor, se trouvent plusieurs familles coptes, converties vers la fin de 1899, et que nous devons assister de Louksor. A cette fin, nous aurions besoin d'un local avec chapelle, à titre de succursale.

Le même cas se présente à Erment, où habitent quelques familles catholiques, les unes indigènes, les autres françaises. Elles réclament les soins du missionnaire. La mission a acquis un terrain ; maintenant il faudrait un autre local pour l'école et la chapelle ; mais où trouver l'argent ?

Tel est l'état des huit postes restés à la mission, après la division consentie aux Coptes en 1893 et qui eut un commencement d'exécution en 1895.

Voici maintenant un aperçu des postes qui ont été cédés aux Coptes :

*Le Vieux Caire.* — Cette station, fondée en même temps que Fayoum en 1687, passa d'abord à la Terre-Sainte avant d'être remise aux Coptes. Au Vieux Caire se conserve la maison qu'habita la Sainte-Famille pendant son séjour en Egypte. Elle est enchassée dans une église misérable, propriété des schismatiques.

*Temé* est au-delà d'Assiout et de Tahta. Un copte y avait construit une église et une résidence ; mais nos missionnaires n'y restèrent jamais et, depuis 1880, c'est un curé copte qui en a la charge.

*Tahta.* — C'est présentement la résidence de l'évêque copte de Thèbes ; là aussi fut tout récemment bâti un séminaire, grâce à la munificence de S. S. Léon XIII. Tahta fut une des premières stations de la mission ; nos Pères s'y maintinrent jusqu'en 1700. Une résidence et une église y furent élevées aux frais de la Propagande, en 1840. Cependant le nombre des catholiques augmentait toujours. Quand il eut dépassé le chiffre de deux mille, le Père Louis de Modène, qui s'entendait en architecture, édifia une nouvelle église. Commencée en 1853, elle fut bénite en août 1854.

*Cheh-Zen-El-Din*, dans le voisinage de Thata, fut créé encore par le Père Louis. Il y éleva une chapelle, en 1860.

*Akmin*, à 470 kilomètres du Caire, l'ancienne Panopolis, dite ville de Cham, fut l'origine et le centre de la mission de la Haute-Egypte. Le vice-préfet, le Père François-Marie, y envoya en 1621 le Père Jacques et le Frère François-Marie. Ces deux religieux, habiles dans l'art de la médecine, gagnèrent les sympathies du prince Mahomed. Ce prince leur assigna, en 1628, un appartement dans son palais et leur fit don d'un terrain sur lequel ils construisirent une maison et

une el  
du far  
après  
titre d  
Il pe  
Mahon  
resta p  
C'était  
en reto  
En l  
dence e  
Akmi  
beau se  
Ham  
église, ce  
cependan  
Egide bé  
Farch  
et une ég  
Hamman  
grecs aux  
peste qui  
En 184  
solennel d  
rebâtir. L  
cet effet 68  
fut volé et  
sionnaires  
privations.  
Negade.  
lité pendan  
église en 18  
tait, ainsi q  
dernière, ell  
Depuis ce

une chapelle. Grâce à sa protection, ils purent triompher du fanatisme des coptes schismatiques, de sorte qu'en 1739, après mille tribulations, on construisit une église sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Il paraît que cette église fut renouvelée vers 1811, sous Mahomed-Alo, par les soins du Père Louis de Nola, qui resta président de cette station pendant près de trente ans. C'était un excellent médecin qui guérit la fille du chérif et, en retour, obtint une grande liberté d'action.

En 1885, le Père Jérôme y construisit une nouvelle résidence et une grande église à trois nefs.

Akmin est la patrie de saint Pacome, abbé, dont le tombeau se trouve dans son monastère de Tabène.

*Hammās*, près d'Akmin, possède une résidence et une église, construites en 1839 par le Père Flaminien. En 1859, cependant, le Père Ludovic renouvela l'église que le Père Egide bénit sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

*Farchout*. — Le P. Ildefonse y construisit une résidence et une église en 1738 sur un terrain donné par le prince Hammam. Il fut aidé dans cette œuvre par des négociants grecs auxquels il avait prêté son ministère pendant une peste qui désola le Caire.

En 1847, l'église ayant été brûlée à l'occasion du baptême solennel d'un copte, le Père Jean se mit en devoir de la rebâtir. Le Père Pierre-Frédéric, alors préfet, lui donna à cet effet 680 thalers. Mais en revenant du Caire, le Père fut volé et, par suite, ne put exécuter son dessein ; les missionnaires durent même s'imposer cette année-là de grandes privations.

*Negade*. Le Père Samuel, qui fut président de cette localité pendant 50 ans environ, y bâtit une résidence et une église en 1862. Il est à croire que l'ancienne église remontait, ainsi que celle de Girgeh, à 1720, et que, comme cette dernière, elle fut détruite par de fortes inondations du Nil. Depuis ce moment jusqu'en 1841, année de l'arrivée du

Père Samuel, aucun missionnaire n'avait paru. Des Coptes catholiques lui rapportèrent que, dans leur cimetière, reposaient deux missionnaires, le Père Basile, mort de la peste en 1779, et le Père Thomas, qui quitta ce monde en 1803. Tous deux avaient mené une vie sainte. Après leur mort, des prodiges se multiplièrent sur leur tombeau et leur souvenir en est toujours vivant.

*Giaragués.* Une résidence et une église furent construites en ce lieu, en 1862, par les soins du Père Samuel, avec l'aide du Père Venance, préfet.

*Gamulah.* En 1862 encore, les mêmes Pères bâtirent là également une résidence et une église.

\* \* \*

Après avoir passé ainsi en revue par ordre chronologique les stations, soit anciennes, soit nouvelles, de la Haute-Egypte, établies par l'activité des Pères Franciscains, il est bon d'ajouter que les principales, au moins, possèdent des écoles de garçons et de filles où l'on enseigne l'arabe et le français. A la suite de la guerre d'Arabi-Pacha et de la venue des Anglais en Egypte (1882), peu à peu l'anglais dut être substitué au français, sauf dans quelques écoles. C'est dans ces dernières années surtout que la substitution a eu lieu dans les écoles qui dépendent du gouvernement égyptien. Actuellement le français ne fait partie du programme que dans les classes de Congrégations et Sociétés françaises. Nous désirerions conserver l'enseignement du français à côté de celui de l'italien, deux langues sœurs ; mais la modicité de nos ressources ne nous permet pas de pourvoir aux émoluments de deux professeurs distincts.

SC

On n'a  
Cothona  
suivante  
à nos lec

Vue de  
Bataill  
pendan  
vaste pl  
Village  
mètres  
— Les  
remplie  
tions et  
du pêche  
ques tra  
Françai  
res. — C  
à la sein  
pousse-p  
Son. — A  
Pétition  
ler les So



N a  
on  
br  
mè  
A gauche

## TONKIN ORIENTAL

# SOUVENIRS DE DO-SON

Par le R. P. COTHONAY des Frères-Prêcheurs

On n'a certainement pas oublié les pittoresques récits du R. P. Cothonay. Aujourd'hui c'est du Tonkin qu'est envoyée la relation suivante, où l'on retrouvera toutes les qualités qui ont rendu cher à nos lecteurs le nom du distingué correspondant.

Vue de Do-Son en arrivant au Tonkin. — Histoire ancienne. — Bataille des Buffles. — Jeu d'échec. — Les Français à Do-Son pendant l'été. — Route d'Haïphong à Do-Son à travers une vaste plaine inondée, encore inculte, mais réserve de l'avenir. — Village de Kui-Kim. — Le Cua-Cam. — Haïphong à vingt kilomètres à l'intérieur des terres. — Villas de Do-Son. — Le câble. — Les pilotes. — Collines et leur culture. — Le bétel — Figs remplies d'insectes. — Fruits divers. — Arbres du pays ; superstitions et légendes qui s'y rapportent. — Légende du grenadier, du pêcheur, de l'aréquier et du bétel. — Village de Do-Son et quelques traits caractéristiques. — Ce que les indigènes pensent des Français. — Maison indigène. — Rizières — Pêche dans les rizières. — Culture du riz. — Mûriers. — Vers à soie et soie. — Pêche à la seine. — Le *nuoc-mam*. — Moyens de transports : voitures, pousse-pousse, chaises à porteuses. — Douceur de l'hiver à Do-Son. — Abondance de légumes. — Fortifications de Do-Son. — Pétition pour avoir une chapelle à Do-Son. — Projet d'y installer les Sœurs. — Dieu le veut et le diable ne veut pas !

**L**N approchant du Tonkin lorsqu'on arrive de France, on laisse à sa droite les îles Norway, où, la nuit, brille un phare visible à trente milles (56 kilomètres) de distance.

À gauche apparaît bientôt le phare à feu tournant blanc

de l'îlot Hon-Dau, visible à dix-sept milles, séparé du continent par un étroit bras de mer. Au-delà se profilent des mamelons verdoyants. A leur sommet, à leurs flancs, à leurs pieds, le long de la plage, on peut distinguer des maisons blanches d'Européens. C'est Do-Son, le Troisième ville d'Extrême-Orient. *Do*, abréviation de *dau*, veut dire, en chinois, tête, commencement, et *son* ou *san*, montagne. C'est le commencement des montagnes du Tonkin.

Sur l'histoire ancienne de cette presqu'île, je n'ai rien pu trouver de certain. Cependant un vieux prêtre annamite m'a parlé d'une tradition d'après laquelle, à une époque reculée, le sixième fils de l'empereur de Chine aurait débarqué à Do-Son à la tête d'une troupe de partisans et se serait emparé de trois sous-préfectures, dont il aurait fait comme un petit royaume. Il aurait réussi à le gouverner ou à l'exploiter assez longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par un général Mac, dans une grande bataille livrée à Do-Son, il aurait été tué avec tous les Chinois qui le servaient.

\* \* \*

Jusqu'aujourd'hui une des attractions de Do-Son pour les Français, comme pour les Annamites, est une fête annuelle, unique en son genre, la Bataille des Buffles, instituée, pensent quelques-uns, en souvenir de cette bataille fameuse, où les Annamites luttèrent contre les Chinois et les exterminèrent. Elle eut lieu le neuvième jour du huitième mois lunaire, jour qui, cette année, est tombé le 14 septembre.

Ce jour-là, c'est la fête par excellence à dix lieues à la ronde et spécialement à Do-Son et dans ces villages, dont la population est estimée à 20,000 âmes.

On se réunit devant la grande pagode du village principal, dédiée à l'idole Diem, où un cirque est préparé. Chacun des huit villages a amené un buffle. On lance ces animaux

les un  
gés, e  
de spe  
advers  
représ  
cinq fr  
l'engui  
l'avoir  
Pend  
des par  
l'autre  
Après  
d'échec  
terrain  
sentées  
brillante  
figure ur  
meuvent  
C'est à  
les foncti  
mes et le  
de mer. I  
vent que  
le lundi.  
maison ; t  
de mélanc  
son séjour  
leurs ; il f  
donc longu  
Do-Son e  
de 22 kilon  
rain d'une  
grandes ma  
sissent trop  
Le long d

les uns contre les autres, et ils se battent comme des enragés, excités qu'ils sont par les clameurs sauvages de milliers de spectateurs. Le buffle qui réussit à mettre tous ses adversaires hors de combat gagne pour le village qu'il représente la somme de cent *ligatures* (à peu près trente-cinq francs). Les habitants du village du buffle vainqueur l'enguirlandent et le ramènent en triomphe chez eux, après l'avoir conduit saluer l'idole Diem.

Pendant que les animaux luttent, les Annamites mettent des paris sur leurs têtes, tout comme à Longchamps ou de l'autre côté de la Manche.

Après la bataille des buffles a lieu une espèce de jeu d'échec *sui generis*. Les carreaux du jeu sont tracés sur le terrain et mesurent un mètre de côté. Les pièces sont représentées par des jeunes filles habillées de vêtements aux brillantes couleurs, tenant un drapeau à la main. Chacune figure une pièce du jeu. Sur l'ordre des joueurs, elles se meuvent prestement d'un carré à l'autre.

C'est à Do-Son que, pendant le terrible été du Tonkin, les fonctionnaires et les colons fortunés envoient leurs femmes et leurs enfants respirer la brise et prendre des bains de mer. Ils viennent eux-mêmes les y rejoindre aussi souvent que possible, généralement le samedi pour les quitter le lundi. C'est alors une scène plutôt triste dans chaque maison ; toute séparation d'êtres qui s'aiment est empreinte de mélancolie. Le père, l'époux, voudrait bien prolonger son séjour au milieu des siens : mais le devoir l'appelle ailleurs ; il faut gagner le pain de la famille. On s'embrasse donc longuement et bravement on se dit au revoir.

Do-Son est réuni à Haïphong par une route carrossable de 22 kilomètres, faites à grand frais en exhaussant le terrain d'une plaine vaseuse, presque toujours inondée. Les grandes marées en battent furieusement les talus et réussissent trop souvent à les ronger en certains endroits.

Le long de cette route, sur une étendue de près de 20

kilomètres, on n'aperçoit pas une culture. La vaste plaine ne produit que des joncs et des herbes sauvages, et cependant elle est faite de riches alluvions. Environ deux cents kilomètres carrés de terrain offrent cet aspect désolé entre Haïphong et Do-Son, à droite et à gauche du chemin. C'est réellement triste à voir.

— Patience, me disait un ami ; ce sont là les réserves de l'avenir. Que manque-t-il pour faire de ce vaste désert les plus grandes rizières du monde ? Des capitaux et des bras. Les capitaux ne peuvent manquer de surgir. Ils mettront en mouvement des milliers de bras, qui, non loin d'ici, se tendent déjà vers eux. Ils creuseront des canaux d'écoulement, élèveront des digues pour empêcher l'eau de mer d'envahir les plantations et comme, dans ce heureux pays, il tombe un mètre cinquante d'eau du ciel par an, le terrain sera bientôt dessalé et productif. Le voyageur qui, dans dix ou quinze ans, passera par le chemin que nous suivons, ne sera plus attristé par la vue d'un désert ; il n'y aura pas que le martin-pêcheur et l'aigrette pour le distraire, il se réjouira en voyant les riches moissons et les nombreux villages épars dans la plaine. ”

Puisse mon ami être prophète !

Depuis le Lach-Tray à 4 kilomètres d'Haïphong, jusqu'à deux kilomètres de Do-Son, on ne trouve qu'un pauvre bourg de pêcheurs, Kui-Kim, qui, il y a une dizaine d'années, détruisit sa pagode et se fit chrétien.

On éleva une modeste église au vrai Dieu à la place même où le démon était honoré. Hélas ! ces néophytes n'ont pas tous persévéré. Près de la moitié ont apostasié et rebâti une pagode à côté de l'église. Satan ne se retire jamais d'un peuple sans faire des efforts désespérés ; si on le chasse, il va chercher d'autres démons pour l'aider à revenir. Il se servit en cette circonstance d'un chef de village de Do-Son, qui par menaces, intimidations, promesses de secours, finit par faire tomber ces pauvres gens

Sera  
C'est  
neuf  
titud  
Les  
rable.  
donne  
pêche  
plaine  
ou tra  
Cett  
mer. S  
en bois  
le sien  
d'un ba  
gnées a  
Après  
Haïpho  
magnific  
Le pe  
bliable.  
cà et là  
de la gra  
“ Pour  
ont-ils pl  
dans l'int  
étouffante  
grave : po  
deux barr  
d'eau. De  
mètres de  
comble de  
abrité cont  
dépenser p  
méliorer.



Sera-t-il possible de les ramener au Dieu de leur baptême ? C'est le secret de l'avenir ; mais l'expérience prouve que, neuf fois sur dix, lorsqu'il y a eu abus de la grâce et ingratitude pour le don de la foi, l'obstination suit l'apostasie.

Les gens de Kui-Kim ont un aspect spécialement misérable. Autrefois, ils faisaient du sel, mais ils ont dû abandonner ce travail rémunérateur ; ils en sont réduits à la pêche des crevettes, des crabes et des petits poissons de leur plaine vaseuse. Quelques-uns cependant pêchent à la mer ou travaillent chez les Français de Do-Son.

Cette route d'Haïphong à Do-Son traverse trois bras de mer. Sur deux, il est vrai, on a jeté des ponts provisoires en bois ; mais le troisième bras, le plus large, attend encore le sien et, pour passer, gens et animaux doivent se servir d'un bac primitif, n'ayant que des ressemblances très éloignées avec les ferry boats de New York.

Après avoir passé devant Do-Son, les steamers allant à Haïphong remontent pendant plusieurs heures le Cua-Cam, magnifique fleuve, qui n'est qu'une branche du Thai-Binh.

Le pays présente au nouvel arrivant un spectacle inoubliable. A gauche, une vaste plaine inondée, d'où émergent çà et là des bouquets de verdure, à droite les hautes crêtes de la grande île de Cac-Ba, ébréchées de façon bizarre.

“ Pourquoi donc, me demandait un Anglais, les Français ont-ils placé le principal port du Tonkin à vingt kilomètres dans l'intérieur des terres, en un endroit où la chaleur est étouffante pendant le long été du pays ? Désagrément plus grave : pour entrer dans le Cua-Cam, il faut passer sur deux barres dont le seuil à marée basse n'a pas six mètres d'eau. De plus, le fleuve à Haïphong n'a guère que 350 mètres de large et sa profondeur est insuffisante. Pour comble de malheur, ce port est mal ou plutôt pas du tout abrité contre les typhons. Il est question maintenant de dépenser plus de 20,000,000 de francs de travaux pour l'améliorer.

“ N’était-il pas possible de faire le port de Tonkin à Do-Son, à proximité de Hon-Dau, endroit presque toujours balayé par les vents de mer, ce qui en rend le séjour très supportable pendant l’été ?... Il y a par là, dit-on, des baies profondes et abritées. Si des jetées et des brises-lames étaient nécessaires, comme à Colombo, par exemple, elles n’auraient jamais coûté autant que les gigantesques travaux proposés pour le port de Haïphong. On aurait ainsi épargné un temps et des frais considérables aux bateaux qui, pour monter à Haïphong, doivent attendre la marée, se munir d’un pilote et brûler inutilement du charbon. ”

“ — On vous a mal renseigné, répondis-je ; le projet d’établir le port à Do-Son a été émis avant ; la question a été sérieusement étudiée. Au moyen de jetées et de brise-lames, comme vous dites, on serait probablement arrivé à le créer en jetant à la mer beaucoup de millions. Mais il est un détail auquel, sans doute, vous n’avez pas pensé, c’est que les fleuves qui débouchent à proximité déposent chaque année une quantité énorme de vases. Avant vingt ans, l’extrémité de la jetée n’eût plus été en eau profonde.

“ Il y a une raison encore, que vous soupçonnez au moins. Vos compatriotes nous ont dérobé jadis le Canada, les Indes et bien d’autres colonies. Il faut tout prévoir ! Si l’envie leur venait de recommencer ce jeu, vous m’avouerez qu’il serait beaucoup plus facile de défendre le port du Tonkin là où il est qu’à Do-Son.

“ — Oh ! fit l’Anglais avec flegme, il n’y a aucun risque de ce côté, nous sommes maintenant deux peuples amis. Nous voulons la paix.

“ — Qui en doute ? ” répondis-je.

\* \* \*

Do-Son compte une soixantaine de maisons européennes

et tro  
prin  
du ph  
du gou  
Marty  
des Pi  
une ag  
épaisse  
tient à  
A l'a  
isolée, s  
nement.  
M. de I  
C'est dir  
n'empêcl  
ques ann  
de certai  
aux mân  
Du haut  
Do-Son, 1  
C'est à  
Eastern  
Company  
teur habit  
kin la por  
que passer  
des nouve  
niaux.  
Ces câbl  
Do-Son éta  
tes. On ne  
n'était pas  
Deux câb  
Hong-Kong  
Norway ; l'a

et trois hôtels, très fréquentés pendant la belle saison. Les principales villas sont situées sur les collines. A proximité du phare de Hon-Dau, ce sont les villas Mathurin, propriété du gouvernement, la Villa Mandarine appartenant à MM. Marty et d'Abbadie, celle de M. Gallois et la Villa princière des Pins, ainsi nommée parce que des conifères lui forment une agréable ceinture de verdure et répandent leur ombre épaisse et leur odeur salutaire tout à l'entour ; elle appartient à M. d'Abbadie.

A l'autre extrémité de Do-Son, au Nord, sur une colline isolée, se détache la Villa Joséphine, propriété du gouvernement. Commencée par Paul Bert, elle fut achevée par M. de Lanessan. Ses successeurs l'ont encore améliorée. C'est dire qu'on a oublié d'y ménager une chapelle, ce qui n'empêcha pas un brave général en villégiature, il y a quelques années, d'y faire célébrer la messe, au grand scandale de certains journalistes libres-penseurs, qui en appelaient aux mânes de Paul-Bert et au souvenir de M. de Lanessan. Du haut de cette colline, on a une belle vue de la baie de Do-Son, ressemblant assez à une ancre de navire.

C'est à ses pieds que viennent atterrir les câbles de la *Eastern Extension Australasia and China Telegraph Company*, dans une petite baie solitaire, où, l'été, le directeur habite une villa champêtre. C'est donc là pour le Tonkin la porte d'Europe et du reste du monde. C'est par là que passent les graves intérêts des commerçants et les grandes nouvelles qui émeuvent tant parfois les cœurs des coloniaux.

Ces câbles furent posés il y a dix-huit ans. La plage de Do-Son était alors un désert, fréquenté surtout par les pirates. On ne pouvait s'y rendre que par mer et le voyage n'était pas toujours exempt de péril.

Deux câbles aboutissent à cette guérite ; l'un, venant de Hong-Kong, passe par le détroit de Hainan et près des îles Norway ; l'autre arrive de Saïgon en longeant l'îlot de

de Hon-Dau. De là ces câbles se dirigent sur Haïphong par le Cua-Cam.

Quand les câbles se cassent en mer ou deviennent défectueux, le directeur dans sa guérite fait, avec des appareils compliqués, les expériences nécessaires pour découvrir le lieu approximatif de l'accident. Il est aussitôt indiqué au bateau-câble de la Compagnie, qui part pour le réparer. C'est la raison d'être de cette maison au bord de la mer.

J'ai dit que cette colline, couronnée par la villa Joséphine, est isolée et située au nord de Do-Son. En remontant le rivage vers le midi sur un parcours de deux à trois kilomètres, on passe devant la plupart des villas disposées de chaque côté d'une large route. Elles sont ombragées par de grands arbres, entourées de jardins remplis de fleurs, ce qui leur donne un aspect coquet et gracieux. Presque toutes ont un nom inscrit sur la porte de clôture. C'est tantôt celui d'une personne de la famille : villa Raphaël, villa Marguerite, etc, tantôt un nom bizarre vous disant que le propriétaire a passé sous d'autres cieux avant d'échouer au Tonkin ; ainsi la villa Ambanivoulo rappelle Madagascar, la villa Passires (sables d'or) se réclame des pays malais, etc., etc.

Dans la direction du phare s'ouvre la pittoresque baie des Pilotes où trois ou quatre maisons se sont nichées à côté de la douane.

La station des pilotes de Haïphong est à Hon-Dau, à l'embouchure du Cua-Cam ; ils sont toujours prêts à se rendre à bord de tout navire en vue. Cette île est à environ un demi-mille marin de la presqu'île de Do-Son. Elle possède un beau phare et un sémaphore communiquant avec le bureau de poste de Do-Son.

Le personnel du pilotage se compose de huit pilotes titulaires, deux aspirants-pilotes et deux élèves pilotes. Sur les huit pilotes, il y en a toujours deux de service à Honghaï pour les navires ayant à entrer dans la baie d'Along ou à

en sor  
habita  
exame  
sous l'  
son d'  
les ma  
délicat  
encore  
où à l'i  
fixe. L  
des rece  
la totali  
les soins  
De la  
gée de c  
prolonge  
Elles se  
Dau-o ; l  
Vung , N  
logique, l  
elles sont  
grès appa  
Les son  
presque p  
été taillée  
murs en p  
arbuste à  
petites val  
sédant tou  
de leurs p  
Au pied  
simulés sou  
où trône so  
encore acce  
plusieurs fo

en sortir. Ce sont des hommes expérimentés, la plupart habitant depuis longtemps la Colonie et ayant subi un examen. Leur service est réglé par le port de commerce sous l'autorité du Commandant de la Marine. Dans la saison d'hiver, de la mousson de Nord-Est, avec les brumes et les marées de nuit, leur métier est souvent pénible, toujours délicat et exigeant des aptitudes spéciales. Il n'y a pas encore eu de sinistres maritimes imputables à la négligence ou à l'incapacité de ces marins dévoués. Leur solde n'est pas fixe. Le pilotage est payé d'après les tarifs. Le montant des recettes est déposé au Trésor, et à la fin de chaque mois la totalité des gains est répartie entre tous les pilotes par les soins d'une commission spéciale.

De la baie des pilotes en tournant à l'Ouest part une rangée de collines d'une centaine de mètres de hauteur et se prolongeant sur une étendue de quatre à cinq kilomètres. Elles se nomment Nui Dau-Rông ; Nui Van-Ngang ; Nui-Dau-o ; Nui-Van-Lê ; Nui-Van-Bôn ; Nui Môm-Công ; Nui-Vung , Nui Hon-giau, Nui Hon-Dôm. Dans le langage géologique, presque aussi barbare que ces noms annamites, elles sont essentiellement composées de conglomérats de grès appartenant à l'étage dévonien.

Les sommets de ces collines, jadis sans doute boisés, sont presque partout dénudés aujourd'hui ; mais les pentes ont été taillées en gradins et les terres sont retenues par des murs en pierres sèches. Ces plate-formes sont cultivées en arbuste à thé, en ananas, manioc et en diverses céréales. Les petites vallées entre les collines sont de vrais vergers possédant tous les arbres fruitiers du pays et abritant les cases de leurs propriétaires.

Au pied des collines se trouvent des villages à demi dissimulés sous les élégants aréquiers. Chacun a sa pagode où trône son génie protecteur, car ce charmant pays n'a pas encore accepté l'Évangile, bien qu'il lui ait été proposé plusieurs fois. Presque chaque jardin a sa petite plantation

de bétel. La précieuse et délicate liane est protégée par une haie en bambou et ombragée l'été par des nattes. C'est là que, chaque matin, on vient cueillir les feuilles qui sont à point et qui serviront à la consommation de la famille. S'il y en a de reste, on les envoie au marché-voisin, où elles trouveront sûrement un acheteur. Le riz et les patates peuvent ne pas se vendre ; le bétel et la noix d'arec se vendent toujours.

\* \* \*

Nous allâmes un jour nous promener dans une de ces petites vallées aux épais ombrages. A peine étions-nous arrivés près d'une charmante cascatelle, qu'une Annamite, dans l'espoir de récolter quelques sapèques, étendit une natte à nos pieds et nous invita à nous asseoir, pendant qu'une autre indigène nous offrait sur un plateau des pamplemousses, grosses comme des boules à jouer, des mangoustans et des fruits assez ressemblants à nos figues de France, quoiqu'un peu plus petits et un peu plus ronds ; ils offrent une particularité étrange. Un moustique dépose sans doute ses œufs dans chacune des fleurs qui les produisent, car, lorsqu'ils sont mûrs, on voit en les ouvrant infailliblement prendre leur vol et s'en échapper une trentaine de moustiques minuscules. Ce sont des insectes parfaits, d'une élégance remarquable. Ce qui les distingue, c'est une queue d'au moins deux fois la longueur du corps, relevée presque à angle droit. Si on ouvre le fruit encore vert, on n'y trouve que des larves. Admirez ici la Providence : si une main humaine n'ouvre pas le fruit mûr, un vers qui s'y est développé en même temps que les insectes, perfore l'enveloppe assez dure et par ce tunnel la famille ailée s'élanche dans les airs. Les Annamites se nourrissent de ce fruit ; mais il est loin d'avoir la saveur et le parfum de nos figues de Provence.

Je mangeai là avec plaisir des mangoustans ; ceux du

Tonk  
que  
ont le  
Da  
le pla  
pêcher  
etc.  
La  
arbres  
si diffé  
selon le  
jaquier  
je sera  
connais  
citer un  
trois siè  
" Dar  
portent  
capable  
dence de  
ches ; ell  
tronc mē  
et l'on tr  
plus gros  
est la pe  
avant de  
Presqu  
objets de  
d'une sup  
an, les pa  
personnag  
ses épau  
écrits les c  
La gren  
qu'elle ren

Tonkin ont l'écorce moins résistante et le fruit moins gros que ceux qui viennent de Singapour ou de Saïgon, mais ils ont le même goût exquis.

Dans ces vergers je remarquai encore le pommier-cannelle, le plaqueminer, le carambolier, l'anome cœur-de-bœuf, le pêcher, le grenadier, l'oranger, le citronier, le litchi, le jaquier, etc.

La sagesse divine, en créant pour l'usage de l'homme ces arbres aux fruits savoureux et variés, mais pour la plupart si différents de ceux d'Europe, s'est récréée pour ainsi dire, selon le mot de l'Écriture : "*ludens in orbe terrarum.*" Le jaquier en particulier a des caractères si extraordinaires, que je serais sûrement accusé d'exagération par ceux qui ne le connaissent pas, si j'en parlais de moi-même : aussi je vais citer un vieux missionnaire du Tonkin, qui, il y a près de trois siècles, écrivait ce qui suit :

" Dans ce pays il y a une grande quantité d'arbres qui portent de gros sacs tout remplis de châtaignes. Un seul est capable de former la charge d'un homme ; aussi la Providence de Dieu a voulu qu'ils ne poussent pas sur les branches ; elles ne pourraient pas les porter, mais ils sortent du tronc même. Le sac est une peau fort épaisse que l'on coupe et l'on trouve dedans quelquefois 500 châtaignes, beaucoup plus grosses que les nôtres ; mais ce qu'elles ont de meilleur est la peau fort blanche et fort savoureuse que l'on tire avant de cuire la châtaigne ! "

Presque tous ces arbres, comme du reste tous les autres objets de la création, sont pour les Annamites l'occasion d'une superstition ou d'une légende. Aux fêtes du nouvel an, les parents et les amis s'envoient l'image grossière d'un personnage à barbe blanche, portant dans ses mains ou sur ses épaules une pêche et une grenade sur lesquelles sont écrits les caractères : *bonheur* et *longévité*.

La grenade signifie le bonheur, vu la quantité de graines qu'elle renferme. L'Annamite ne conçoit pas le bonheur

sans une famille nombreuse et l'assurance morale d'une postérité sans fin. Offrir une grenade veut donc dire : puissiez-vous voir votre famille et vos descendants se multiplier comme la grenade multiplie ses graines !

Au sujet du pêcher, les Annamites racontent qu'il y a dans le ciel un grand jardin tout rempli de pêchers dont les fruits ne mûrissent qu'au bout de trois ou quatre mille ans. L'heureux mortel qui arrive à manger un de ces fruits est sûr de vivre aussi longtemps que le ciel et la terre. Ces fruits sont appelés *pêches de fée*. Les Annamites y font souvent allusion dans leurs écrits et dans leurs conversations.

On se sert du bois de pêcher pour tracer des formules magiques. Il est consacré au soleil ; il chasse les démons, disent les sorciers. Les fleurs du pêcher sont l'emblème de la jeunesse et de la virginité, et les fruits sont le symbole du bonheur dans la famille.

\* \* \*

Les magnifiques aréquiers de Do-Son et la liane de bétel qu'on voit à chaque pas et que tout Annamite chique du matin au soir, me rappelle la curieuse légende que voici :

Sous la dynastie des Hung, vivait un haut fonctionnaire que le roi avait surnommé *Cau*. Il eut deux fils, Tan et Lang, beaux à voir et se ressemblant tellement qu'il était presque impossible de les distinguer l'un de l'autre.

Avant d'arriver à l'âge d'homme, ils perdirent leur père et leur mère ; orphelins, n'ayant aucune fortune, ils entrèrent comme domestiques chez un nommé Dao-Ly.

Dao-Ly avait une fille unique, fort jolie, âgée de dix-sept ans ; elle s'appelait Lien.

Les deux jeunes gens en furent de suite amoureux et voulurent l'un et l'autre la prendre pour femme. Lien, fort embarrassée de choisir entre les deux, résolut d'épouser l'aîné.

Afi  
gner,  
offrit  
guette  
Elle  
eut lie  
Nat  
ensuite  
delaiss  
mais l'  
désorm  
le jeun  
résolut  
En tr  
Ne pou  
pleuran  
qu'il mc  
élancée,  
feuilles  
L'aîné  
recherch  
l'arbre e  
fut aussi  
La fem  
et parvir  
et les pie  
apprit ce  
ped de l'  
mourir. E  
en une lia  
enlacent le  
Les par  
pagode, où  
éloignées, l  
gal et frate



Afin de le reconnaître, car aucun d'eux ne voulait le désigner, elle fit apporter une table chargée de mets et les leur offrit ; le cadet, sans réfléchir, prit instinctivement les baguettes et les offrit à son aîné qui fut ainsi découvert.

Elle obtint le consentement de ses parents et le mariage eut lieu.

Naturellement, les rapports des deux frères ne furent plus ensuite aussi intimes qu'auparavant. Le cadet se voyait délaissé par son aîné, non point que celui-ci ne l'aimât plus, mais l'affection qu'autrefois il lui donnait tout entière était désormais partagée. Au sentiment pénible qu'en éprouvait le jeune homme, se mêlait peut-être un peu de jalousie. Il résolut de s'éloigner et s'en alla droit devant lui.

En traversant une forêt, il rencontra une rivière profonde. Ne pouvant la franchir, il se laissa tomber sur le bord en pleurant et s'abandonna à un tel désespoir de son triste sort qu'il mourut. Son corps fut changé en un arbre à la tige élancée, qui se couvrit tout au sommet d'un panache de feuilles et de fruits : c'était l'aréquier.

L'aîné, inquiet de la disparition de son frère, se mit à sa recherche ; il suivit le même chemin, arriva à la rivière, vit l'arbre extraordinaire et voulut s'asseoir au pied ; mais il fut aussitôt métamorphosé en pierres de chaux.

La femme, ne voyant pas revenir son mari, alla à la forêt et parvint jusqu'à la rivière. Lorsqu'elle aperçut l'aréquier et les pierres qui étaient au pied, une révélation céleste lui apprit ce qui s'était passé. Folle de douleur, elle se jeta au pied de l'arbre, étreignit les pierres, criant qu'elle voulait mourir. Elle mourut en effet, et son corps svelte fut changé en une liane flexible à feuilles aromatiques dont les rameaux enlacent les pierres et le tronc de l'aréquier.

Les parents de la jeune femme élevèrent près de là une pagode, où une foule de gens vinrent des contrées les plus éloignées, rendre hommage à ces victimes de l'amour conjugal et fraternel.

Pendant l'été, le roi-Hung se reposait parfois dans cette pagode. Un jour, considérant l'arbre et la liane, il se fit raconter la légende. Afin de se rafraîchir, il cueillit des feuilles de la liane et des fruits de l'arbre, dont il composa un masticatoire qui lui fit le plus grand bien en lui parfumant la bouche. Il imagina de faire cuire les pierres qui étaient autour de l'arbre et il en ajouta un peu au mélange qu'il prit dès lors l'habitude de mâcher. La salive qu'il cracha avait la couleur du sang. Il fit planter des graines de la liane et de l'arbre ; elles poussèrent à merveille et tout le monde voulut en avoir. Et depuis, tout Annamite mastique ces trois choses, et sur tous les chemins crache le sang des Cau. *Cau* est le nom annamite de l'aréquier.

C'est en mémoire de cette histoire que, dans le royaume, le premier présent des fiançailles consiste depuis lors en bétel et en noix d'arec.

Le village indigène de Do-son est divisé en trois *thôn* ou quartiers, ayant chacun sa pagode, sa maison commune, son administration. Ces trois divisions s'appellent Thôn-Ding, Thôn-Doai, Thôn-Nam.

Les étrangers qui voudront y faire une promenade pourront y saisir la vie annamite sur le fait. Ils seront étonnés d'abord de la quantité d'enfants, de chiens et de porcs qui grouillent pêle-mêle dans les rues. Certains détails caractéristiques sont bien de nature à les intéresser, par exemple le barbier fonctionnant en plein air, les ménagères faisant la cuisine devant leur porte, tout en cherchant les parasites dans la chevelure de leurs enfants, un chien vivant attaché par les pattes de derrière et que deux hommes portent pendu à un bâton, la tête en bas ; un cochon solidement ficelé entre trois ou quatre pièces de bambou et porté horizontalement au marché comme le chien. Car l'un et l'autre sont des morceaux de choix pour les Annamites. Ils mangent jusqu'à la peau du chien.

J'entrai dans la maison d'un des notables de ce village

avec  
fûme  
et le  
menta  
ticulti  
avait  
retiré.  
" N  
namite  
Avant  
en ont  
qui noi  
ils nou  
qu'un  
leur lax  
La m  
me les  
mais el  
De bell  
tables,  
inscript  
la riches  
ter sa cl  
tres, tré  
par deve  
offrandes  
tres et e  
et Tho,  
que l'An  
traies, l  
des drag  
emblèmes

avec un ami qui avait à traiter une affaire avec lui. Nous fûmes très bien reçus. On nous offrit naturellement le thé et le bétel. J'en profitai pour demander quelques renseignements au notable, qui me parut intelligent. J'essayai en particulier de savoir quelle impression la venue des Français avait produite sur la population indigène de ce quartier retiré.

“ Nous sommes très contents, nous dit en substance l'Annamite, de la présence de tant de Français au milieu de nous. Avant leur arrivée, nous n'avions pas de chemins ; ils nous en ont fait de bons. Notre presque le était un nid de pirates qui nous dévalisaient ; ils nous en ont délivrés et, pendant l'été, ils nous font gagner beaucoup d'argent. Ils nous promettent qu'un de ces jours ils nous feront une école pour enseigner leur langue à nos enfants. Que pouvons-nous désirer de plus ? ”

La maison de ce notable était couverte de chaume, comme les autres (les pagodes seules sont couvertes en tuile) ; mais elle était fort spacieuse et ornée avec soin à l'intérieur. De belles colonnes sculptées en bois de *lim* ou de fer, des tables, des plates-formes massives en bois dur, de grandes inscriptions dorées sur bois et brodées sur étoffe, indiquaient la richesse et le goût artistique de notre hôte. Il nous fit visiter sa chapelle domestique où, à côté des tablettes des ancêtres, trônait le prétendu génie protecteur de la maison et, par devant, des brûle-parfums, de petites tables pour les offrandes, des cierges rouges, etc. Sur les portes et les fenêtres et en divers endroits de la maison, les caractères Phuc et Tho, *bonheur et longévité*, étaient sculptés partout, ainsi que l'*Am-Duong*, symbole figurant les deux influences contraires, le bien et le mal, le chaud et le froid, etc. Ça et là des dragons, des tortues des chauves-souris et d'autres emblèmes.

\* \* \*

Au bas des collines, commencent les rizières de Do-Son, qui couvrent de quinze à vingt kilomètres carrés. Elles pourraient être dix et quinze fois plus étendues. La plaine bourbeuse est là ; il n'y a qu'à faire des digues, à dessaler la terre et à l'ensemencer.

Au moment de notre visite, les jeunes touffes de riz (*ma*) venaient d'être repiquées. Il avait plu abondamment et les champs ressemblaient à un vaste lac verdoyant.

De tous côtés, des enfants pêchaient à la ligne ou avec de petits paniers. En effet, dès que les rizières sont inondées, de petits poissons y pullulent. D'où viennent-ils ? On dirait qu'ils naissent du sol ou qu'ils tombent du ciel, car des champs qui n'ont pas de communications avec les rivières ou les canaux, semblent en avoir autant que les autres. Les pélicans, les flamands, les aigrettes, et toute la tribu des oiseaux pêcheurs de ces parages le savent aussi bien que les Annamites. C'est un spectacle réjouissant de voir, à quelques pas de vous, ces infatigables pêcheurs ailés rivaliser avec les non moins infatigables Annamites, pour faire la guerre aux poissons au milieu des champs de riz. On les voit sur leurs longues jambes plonger prestement dans l'eau leur cous élastiques pendant qu'ils étendent leurs ailes pour se tenir en équilibre, ce qui fait briller au soleil leurs plumes aux couleurs voyantes.

Çà et là quelques parcelles de terrain n'avaient pas encore été plantées. Pleines d'eau, elles étincelaient au soleil et l'on eût dit les cassures d'un gigantesque miroir. Les paysans achèvent de les préparer avec une espèce de herse qui fouille la boue et égalise la surface. Quel travail, Seigneur ! Le *nhaqué* (paysan) est là avec son buffle. Ils ont l'un et l'autre de l'eau pardessus les genoux. Ils avancent si lentement qu'on les dirait immobiles. Le buffle, animal presque amphibie, se plaît à patauger ainsi, mais l'homme ! comment n'y attrape-t-il pas la fièvre, des rhumatismes et... la mort ? Dès son jeune âge il a pataugé, il s'est fait à ce milieu humide ; il ne semble pas en souffrir.

O  
tant,  
après  
touffe  
la boue  
voit s  
égout  
une ai  
bottar  
dire, é  
autour  
vail, le

Çà et  
à Do-S  
de gran  
n'attei  
en ligne  
touffes  
et abon  
par bout  
Les ve  
que fam  
arrive à  
vers on f  
l'or, est e  
des bobin  
mes de l  
fabriquen  
centimètre  
Les Teu  
usent leur

On n'a pas d'idée du travail pénible, difficile, dégoûtant, que suppose la culture du riz. Quelques semaines après le repiquage, il faut reprendre une à une chaque touffe, la mettre à l'aise pour lui permettre de grandir, car la boue s'est collée à la plante et la comprimerait. On les voit se traîner à genoux dans les rizières, tant bien que mal égouttées, ayant une ligne de plantes entre les jambes et une autre devant chaque main. Ils avancent ainsi en barbotant dans la vase, crottés jusqu'aux oreilles, cela va sans dire, égalisant le terrain, émiettant la boue durcie et collée autour des jeunes plantes. En prévision peut-être de ce travail, le riz est toujours planté au cordeau.

\* \* \*

Çà et là, à côté des villages ou au pied des collines, il y a à Do-Son quelques plantations de mûriers. Ce ne sont pas de grands arbres comme en Europe ; mais une espèce qui n'atteint guère que deux mètres de hauteur. On les plante en lignes à moins d'un mètre de distance ; ils poussent par touffes de cinq ou six tiges et donnant des feuilles grandes et abondantes. On ne les multiplie pas par graines, mais par boutures.

Les vers à soie sont élevés en petite quantité dans chaque famille ; je ne pense pas que le plus riche de Do-Son arrive à produire plus de dix kilos de grège. Dès que les vers ont fait leurs cocons, on les dévide. Le fil jaune comme l'or, est entouré autour de petites roues de bambou, puis sur des bobines. Chaque famille a son petit métier où les femmes de la maison, qui ont fait éclore et nourri les vers, fabriquent ces pièces de soie larges de cinquante à soixante centimètres, où l'on taillera les vêtements de fête.

Les Tonkinois sont ordinairement habillés de coton et usent leurs hardes jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux.

L'été, ils portent à peine des traces de vêtements, dont se dispensent même les enfants; mais, aux jours de fête, par exemple pour un mariage, à la bataille des buffles, aux fêtes du nouvel an, etc., tous ces loqueteux, qu'on avait vu la veille dans un état misérable, apparaissent vêtus de soie de la tête aux pieds.

Cette soie domestique est très recherchée par les Européens et bon nombre de ceux qui fréquentent Do-Son en achètent quelques mètres qu'ils emportent comme souvenir.

\* \* \*

Quand le travail ne retient pas les *nhaqués* dans leurs rizières ou sur le flanc de leurs coteaux, ils vont à la pêche. Ils s'associent par vingt ou trente, quelquefois plus et possèdent une seine en commun. Ils vont à une certaine distance du rivage en canot pour jeter leur filet à la mer et le ramènent ensuite à force de bras, aidés par les femmes et même par les enfants. C'est un plaisir de voir tout ce peuple hâlant ces grands filets et amenant, souvent, sur la plage, en abondance, de magnifiques poissons, devant les baigneurs, toujours nombreux en été. Les ménagères font là leurs provisions, sûres d'avoir du poisson frais.

Avec le menu fretin qui n'est pas vendu, avec les crevettes qui pullulent partout, ils font le fameux *nuoc-mam*, sauce nauséabonde pour l'Européen, mais dont l'indigène ne peut se passer pour assaisonner son riz. Aux crabes, aux crevettes, aux poissons, on ajoute de l'eau salée et certaines épices. Ce mélange placé dans de grandes jarres en terre, fermente jusqu'à ce que tout soit suffisamment corrompu et liquéfié. Le *nuoc-mam* est l'une des principales industries du pays; c'est l'assaisonnement obligé de presque tous les plats annamites. Si vous exprimez à un indigène la répugnance que vous inspire cette sauce, il vous répondra très

judici  
des ge  
le nu  
tout n  
point.

Le l  
extrao  
nombre  
vase et  
Qu'es  
de cinq  
fant, ay  
côté du  
marée.  
vingtièn  
terre pa  
comme t  
la marée  
Mais pe  
Annamit  
jour et c  
tent pas c  
bles. Ces  
dans tout  
frits, cuis  
en font de  
ché et s'y  
appelée N  
jarres en t  
herbes et,  
liquide g'u  
ce pour fai  
vend égale

judicieusement qu'il ne comprend pas cette répulsion chez des gens qui savourent le fromage. On dit qu'en vieillissant le *nuoc-mam* perd son acreté et sa fétidité ; peut-être après tout n'a-t-il rien de plus repoussant qu'un roquefort bien à point.

\* \* \*

Le 19 octobre, j'ai été témoin, à Do-Son, d'une cueillette extraordinaire de *ruoi*. Toutes les femmes et les enfants et nombre d'hommes, tous avec un panier, pataugeaient dans la vase et ramassaient des *ruois*.

Qu'est-ce que le *ruoi* ? C'est un ver de couleur rougeâtre, de cinq à six centimètres de long, gros comme un doigt d'enfant, ayant une quantité de pattes minuscules de chaque côté du corps. Il habite dans les terrains inondés par la marée. On ne le trouve pas ailleurs. Deux fois par an, le vingtième jour de la dixième lune, les *ruois* sortent de la terre par milliers et millions, se promènent en tous sens comme très affairés pendant quelques heures, jusqu'à ce que la marée les entraîne pour servir de nourriture aux poissons. Mais pendant les quelques heures qu'ils sont dehors, les Annamites et une multitude d'oiseaux qui connaissent le jour et on peut dire l'heure de cette étrange exode, ne restent pas oisifs. Ils en ramassent des quantités invraisemblables. Ces jours-là et les suivants sont des jours d'abondance dans toutes les cases des bords de la mer. Les *ruois* sont frits, cuits avec des œufs, des herbes, etc., et les Annamites en font des repas plantureux. Le surplus est porté au marché et s'y vend très bien. On en fait aussi une décoction appelée *Nam-ruoi*. Pour cela on empile les vers dans des jarres en terre ; on les soupoudre de sel, on ajoute quelques herbes et, lorsque le tout, bien décomposé, est devenu un liquide gluant, couleur *sui generis*, on s'en sert comme sauce pour faire descendre le riz dans l'estomac. Cette sauce se vend également fort bien sur le marché.

Ces vers, qui sortent de terre le 20e jour du 9e mois et le 5e jour du 10e mois, apparaissent très abondants ces jours-là à la première marée, un peu moins nombreux à la seconde. Le lendemain, et les deux ou trois jours suivants, on en rencontre parfois quelques-uns isolés ; mais c'est rare.

Chose remarquable ! Aux deux dates indiquées, le temps est toujours couvert et, s'il ne pleut pas le temps est à la pluie.

Voici la définition que le dictionnaire annamite donne de ces vers : "*Ruoi, quidam vermes in locis mari vicinis e terra surgentes tempore autumnali et qui ab indigenis esculenti habentur.*"

On m'en a apporté une pleine tasse. Je suis honteux de ma délicatesse ; mais je dois avouer que je n'ai pas eu le courage d'en manger. Et dire que les mandarins eux-mêmes s'en délectent !

\* \* \*

Il n'y a pas de service public de voiture pour aller à Do-Son, ce qui est regrettable. Ceux qui sont assez fortunés pour avoir une voiture, un *auto* ou même une bicyclette, franchissent facilement les vingt-deux kilomètres qui nous séparent d'Haïphong. Les autres doivent louer une voiture, ce qui est fort dispendieux.

Le cri unanime est celui-ci : " Quand donc nous fera-t-on un tramway ? " Si ce moyen de transport était possible, la prospérité de Do-Son serait assurée. Les Français d'Hanoï et d'ailleurs ayant déjà un chemin de fer jusqu'à Haïphong pourraient alors s'y rendre en grand nombre. Mais jusqu'à présent, les Compagnies auxquelles on a proposé l'entreprise n'ont pas cru pouvoir l'accepter. Le principal obstacle est, je crois, la construction des trois ponts sur les bras de mer qui barrent le chemin. La question est à l'étude, dit-on, pour faire prendre patience aux gens pressés. On parle mé-

me  
de g  
A  
varié  
excu  
celle  
en "  
Japor  
pouss  
du vé  
Le l  
ralém  
sembl  
garde  
dignité  
dont il  
Mais  
laiss  
tant a  
tout na  
dit le B  
mien, ca  
sa digni  
sa figure  
d'être à  
rouler q  
l'usage. l  
guise de  
Mais c  
Do-Son, l  
quatre fe  
voir traî  
encore, m  
Toutes no  
d'une moit



me de supprimer au moins deux des bras de mer en faisant de grandes digues. Qu'en sera-t-il ? L'avenir le dira.

A Do-Son même, les moyens de transport sont assez variés, l'un surtout sort du commun. Sans mentionner les excursions en barque, les voitures tirées par des chevaux et celle de saint François, beaucoup vont à cheval ; d'autres en "pousse-pousse", cette voiture légère originaire du Japon et trainée par un Annamite, pendant qu'un second pousse par derrière, si besoin en est, d'où sans doute le nom du véhicule.

Le Français nouvellement débarqué éprouvé d'abord généralement une certaine répugnance à se faire traîner par son semblable, ne voyant pas bien comment se système sauvegarde la formule sacrée : "Liberté, égalité, fraternité", la dignité, les droits de l'homme et quelques autres maximes dont il lui reste un vague souvenir.

Mais, si répugnance il y a, elle s'évanouit bientôt sans laisser de trace, et le Français ne tarde pas à se dire qu'étant après tout le vainqueur et d'une race supérieure, il est tout naturel que l'Annamite le traîne. "Cet indigène, se dit le Blanc, a manifestement un état d'âme différent du mien, car il ne paraît pas humilié du tout de me voiturier, sa dignité n'en paraît pas le moins du monde offensée. Si sa figure impassible dit quelque chose, c'est qu'il est honoré d'être à mon service, et il trouve moins pénible de me faire rouler que de me porter en chaise, comme c'était jadis l'usage. En avant donc le pousse, tiré par un coolie en guise de cheval !"

Mais que dire d'un autre mode de transport propre à Do-Son, la chaise à porteurs, ou plutôt à *porteuces* ; car quatre femmes y sont attelées ? N'est-ce pas *shocking* ? Se voir traîner par un homme jaune, notre protégé, passe encore, mais se faire porter par des dames ! Allons donc ! Toutes nos notions de sentiments chevaleresques à l'égard d'une moitié de l'humanité vont être bouleversées et nous

allons protester avec véhémence. — Point du tout. Non seulement les Françaises, mais de gros ventripotents pesant plus de cent kilos, se sont vite habitués à se laisser traîner par quatre frêles créatures, qui, courbées sous le faix, geignent à qui mieux mieux, trébuchent, mais reprennent leur équilibre en changeant le bâton d'épaule et vont leur petit train en balançant l'énorme Monsieur, profitant de ce qu'il ne les comprend pas pour lui décocher des lazzis.

Quels raisonnements ont bien pu déterminer les Français à faire dans ce cas fi de sa sentimentalité ? Quelque chose comme ceci, sans doute : "Après tout, ce sont toujours des jaunes. Elles s'offrent à me transporter, je les paye, nous sommes quittes."

Les chaises, ainsi que les pousse-pousse, sont numérotés et leurs propriétaires payent au gouvernement une taxe annuelle pour exercer leur métier.

\* \* \*

Si le tramway qu'on demande à grands cris vient quelque jour relier Haïphong à Do-Son, il est à prévoir que la plage prendra une importance considérable. La plupart des employés et des fonctionnaires pourraient y laisser leurs familles tout l'été, y aller tous les soirs, et revenir le matin pour leurs affaires. Ceux d'Hanoï s'y rendraient le samedi et rentreraient à la capitale tonkinoise le lundi matin. Haïphong et Hanoï pourraient ainsi compter sur un approvisionnement régulier de poisson de mer. En cas de guerre, ce serait probablement une ligne stratégique fort utile pour la défense de la Colonie.

D'après le témoignage de certains habitants compétents, Do-Son serait, l'hiver, préférable à Haïphong et à Hanoï ; l'air y est moins froid, plus doux ; ce n'est rien moins qu'une petite Nice d'Extrême-Orient.

" P  
sent a  
des pr  
une ta  
che ; le  
superb  
Qui  
dans un  
et surte  
Depu  
parle b  
mené,  
endroits  
que dev  
tée, qui d  
taire à r  
Bo était  
bateau p  
Cua-Cam  
controver  
torpilles  
ment l'en

Amis le  
en venir à  
Do-Son es  
le plus de  
que quelq  
aussi y séj  
pas une ch  
parmi ceux  
reux d'assi

“ Pendant l'hiver, me disait un colon, les légumes poussent à faire plaisir. Les choux-fleurs prennent à Do-Son des proportions invraisemblables, les melons y atteignent une taille, ont un parfum, qui me font venir l'eau à la bouche ; les asperges, les aubergines, les salades. etc. . . y sont superbes. ”

Qui sait si tous ces avantages réunis ne feront pas que, dans un avenir prochain, une belle ville s'élèvera au pied et surtout sur les collines de Do-Son ?

Depuis l'alliance anglo-japonaise principalement, on parle beaucoup de fortifier le Tonkin ; on a même commencé, dit-on, d'importants travaux de défense en divers endroits. Mais c'est sur les collines de Do-Son, ce semble, que devraient être braqués les grands canons à longue portée, qui de ces hauteurs pourraient inspirer une crainte salutaire à une marine hostile ; et si l'une des hauteurs de Cak-Bo était aussi couronnée par un fort, on ne voit pas quel bateau pourrait passer par cette porte du Tonkin, qu'est le Cua-Cam. *Cua* signifie porte. Ce point est cependant fort controversé. Certaines autorités militaires pensent que des torpilles placées aux bons endroits défendraient suffisamment l'entrée du fleuve.

\* \* \*

Amis lecteurs, je vous ai dit tout cela sur Do-Son, pour en venir à la chose principale dont je n'ai pas encore parlé : Do-Son est probablement l'endroit du Tonkin où passent le plus de Français. Beaucoup, il est vrai, n'y demeurent que quelques jours ou quelques semaines, mais bon nombre aussi y séjournent plus d'un mois. Or, Do-Son n'a même pas une chapelle où l'on puisse dire la messe. Et cependant, parmi ceux qui fréquentent la plage, beaucoup seraient heureux d'assister au Saint Sacrifice le dimanche ; la preuve

en est dans une pétition adressée cette année à Monseigneur l'Evêque et lui demandant avec instance de prendre des mesures pour bâtir une église à Do-Son le plus tôt possible. Elle était signée par quarante-neuf personnes.

Malheureusement Monseigneur n'a pas les moyens d'élever cette église à lui seul. C'est un pauvre évêque missionnaire sans traitement. Avec l'allocation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et ce qu'on veut bien lui donner d'ailleurs, il doit entretenir 5 prêtres, 123 catéchistes, une centaine d'étudiants. Dans son vicariat apostolique il y a 299 églises ou chapelles, qu'il faut réparer lorsque le typhon a passé sur elles, et il faudrait en élever bien d'autres si les ressources ne faisaient pas défaut.

Néanmoins Monseigneur a pris en considération la pétition de Do-Son, et, malgré sa pauvreté, il a commencé par souscrire 200 piastres (440 francs), espérant que les signataires et ceux qui fréquentent la plage tiendront à honneur chacun, suivant ses propres moyens, de coopérer à cette bonne œuvre.

Nous avons tous quelque dette à payer à Dieu. Dans tous les cas nous devons tous désirer que Dieu nous prépare une demeure dans le Paradis pour le temps où il ne nous sera plus permis d'habiter sur cette planète ; aidons donc à la construction de la Maison du Seigneur à Do-Son, c'est un moyen assuré de payer nos dettes et d'incliner notre Père du Ciel à nous faire miséricorde.

Plusieurs parents pensant à leurs enfants, qui vagabondent sur la plage, y puisent sans doute une bonne santé, mais se dissipent aussi un peu trop et oublient ce qu'ils ont appris à l'école, ont exprimé le désir d'avoir quelques religieuses pour en prendre soin et leur faire un peu de classe. Ce serait là une excellente chose, s'il était possible de la réaliser. Je recommande donc encore ce projet à votre générosité.

On est quelquefois malade, même à Do-Son, et, malgré

d'ins  
médec  
encore  
Les  
une s

Vous  
votre  
bâtir u  
peur. I  
tent de  
finir.

A pei  
parlé pl  
de réalis  
sitôt en  
vre M. le

C'était  
J'allai en  
dentielle.  
pousse-po  
Résidence  
s'arrêter fi  
bai à la re  
loux de la  
particulier  
une vive d  
dégâts ne  
accrochée a  
pendant qu  
tout le tem  
malice du d  
qué cette ca  
une chapelle

d'instantes réclamations, on n'a pas encore pu obtenir un médecin à poste fixe pendant la belle saison. Dans ce cas encore, les Sœurs pourraient rendre de précieux services.

Les dames et les jeunes filles trouveraient auprès d'elles une société agréable et utile.

\* \* \*

Vous tous qui avez lu ces pages, envoyez sans retard votre offrande pour établir les Sœurs à Do-Son et y bâtir une chapelle. Dieu le veut et le diable en a peur. Pour vous prouver que le démon n'est pas content de ce projet, je vais vous conter une histoire pour finir.

A peine Monseigneur avait-il reçu la pétition dont j'ai parlé plus haut, qu'il me demandait d'étudier les moyens de réaliser le projet d'une chapelle à Do-Son. Je me mis aussitôt en route pour Phu-Lien, afin d'intéresser à cette œuvre M. le Résident.

C'était le 7 juillet. Il faisait une chaleur accablante. J'allai en barque jusqu'à un kilomètre de la maison résidentielle. Pour franchir cette espace je montai dans un pousse-pousse qui s'offrait à moi. Tout alla bien jusqu'à la Résidence. Arrivé là, le mouvement que fit le coolie pour s'arrêter fit que le véhicule s'écrouta sur lui-même. Je tombai à la renverse ; ma tête alla frapper rudement les cailloux de la route et, si elle ne se fendit pas, c'est qu'elle est particulièrement dure. Mais j'y ressentis pendant huit jours une vive douleur, ainsi qu'à l'épaule. Malheureusement les dégâts ne s'arrêtaient pas là. Une de mes jambes resta accrochée au siège brisé, qui lui fit une plaie profonde, et, pendant quatre semaines, étendu sur une chaise longue, j'eus tout le temps de méditer sur les accidents de la vie et la malice du démon. C'est, en effet, le démon qui avait provoqué cette catastrophe pour me punir de travailler à bâtir une chapelle au vrai Dieu.

## INDES

# LA PESTE AU PUNJAB

Lettre de Mgr Pelkmans, évêque de Lahore

Lahore (Punjab), 5 juillet 1903.

**L**y a peu d'années, le Gouvernement Anglais entreprit et acheva de gigantesques travaux d'irrigation pour fertiliser les immenses étendues de terres laissées en friche, depuis des siècles peut-être, et que traversent les cinq rivières du Punjab. Ces travaux couvrent en grande partie notre diocèse. C'est sur des terrains situés entre le fleuve Ravi et la rivière Chenab que nos colons vinrent s'établir en 1900. Le percement de canaux portant jusqu'au cœur de ces régions désertes, autrefois le repaire des tribus vagabondes de maraudeurs, les eaux fertiles des cinq rivières, a ouvert, depuis une quinzaine d'années, une ère nouvelle de prospérité pour cette province du nord de l'Inde, et même temps qu'un débouché providentiel au trop plein de la population accumulée dans les grands centres. Concurrément avec ce développement matériel a surgi une recrudescence de propagande religieuse de la part des ministres protestants.

Nous ne pouvions rester en arrière. Les villages, en effet, se multiplient là où régnait autrefois le silence du désert, et l'accroissement des relations commerciales, facilitées par

la création de nouvelles voies ferrées, a donné naissance à de nouvelles cités qui acquerront en peu d'années une importance capitale. Nous crûmes donc le moment opportun de planter notre tente dans ce nouveau milieu agricole.

\* \* \*

Comme je le disais plus haut, c'est sur des terrains arrosés par les canaux alimentés par les eaux de la rivière Chenab que Khushpur ou la " cité de joie " a été bâtie. Ses débuts, comme ceux d'Adah, de Sahowala et de Maryabad, furent bien simples. Le Père Marc et le Frère Ferdinand, les premiers pionniers de cette fondation, durent se contenter d'une pauvre construction en briques séchées au soleil. Vers cette époque, la Très Révérende Mère Ghislaine, supérieure générale des Sœurs de Charité de Gand, visitant les missions de Ceylan et du Punjab, où ses Filles exercent leur zèle depuis six ans, exprima le désir de voir la jeune colonie de Khushpur. La vue de la condition misérable des femmes indigènes, de leur profonde ignorance, eut vite enflammé son zèle.

\* Actuellement Khushpur possède un couvent solidement bâti, avec sa communauté de Sœurs régulièrement constituée. La Mère Wilfine, de Bruges, en est la Supérieure.

La colonie progressait ; elle comptait déjà plus de 1,200 chrétiens et catéchumènes quand soudain, comme un coup de foudre, éclata la peste. La fièvre bubonique qui, depuis deux ans a fait 141,789 victimes, vint se fixer au milieu de la paisible population de Khushpur.

Le chiffre cité plus haut est officiel, c'est-à-dire qu'il reste bien en-dessous de la réalité. De fait, la population, exaspérée par les règlements sanitaires que les autorités anglaises tentent vainement de lui faire accepter, avec raison, enterre secrètement beaucoup de ses morts qui échappent

ainsi à la registration officielle. Ceci permet de porter sans exagération à 200,000 le nombre de ceux qui ont succombé depuis le 6 janvier jusqu'au 1<sup>er</sup> mai de cette année.

Donc, un matin, le cri : la peste est dans le village ! répand la terreur. Je ne saurais mieux vous donner une idée exacte de la panique produite par l'apparition du fléau, qu'en vous transcrivant ces deux lettres reçues récemment.

---

### Lettre du R. P. Bernardin

---

Khushpur, 2<sup>e</sup> mai 1903.

Les grandes chaleurs viennent de faire disparaître, au moins pour quelque temps, l'horrible épidémie. Enfin, je respire un peu à l'aise et j'en profite pour vous donner une idée bien faible de ce qui s'est passé ici depuis un mois.

Nous venions de célébrer joyeusement la fête de Pâques, lorsque, de retour dans ma hutte, je me vis soudainement entouré d'une troupe d'indigènes, pleurant, criant sur tous les tons :

“ Père ! Père ! pitié, aie pitié de nous ! La peste est dans le village ! Un jeune homme est mort après deux jours de maladie ; deux autres dans la même maison sont atteints du mal. ”

Sans plus tarder, je cours enterrer la première victime, puis retournant à la maison mortuaire, j'administre les sacrements à la pauvre mère : une heure après, elle était morte. Sans perdre de temps je vole auprès des autres, j'examine, les tumeurs étaient très visibles sous les bras. Dès lors plus de doute, c'était bien la peste. J'avertis la Mère Supérieure du couvent. Dieu seul sait l'immense bien

qu'elle  
ses soi  
nellem  
maison  
et banc  
cines, I  
des tim  
chevet  
à contr  
Malg  
la peste  
le triste  
Tous soi  
Tous l  
baptême  
de suite

Sans l'i  
l'épidém  
vais beau  
sonnes str  
telles prop  
quarantair  
désertèren  
désertion  
ble. —

Un soir,  
attaquée pa  
deux ou tro  
cette demer  
je découvre  
me dirige v



qu'elle a réalisé dans le village. Aussitôt qu'elle a prodigué ses soins aux 50 ou 60 pauvres malades qui assiègent journellement son dispensaire, l'infatigable Sœur s'en va de maison en maison faire le lit des pestiférés, nettoyer, laver et bander leurs plaies repoussantes, administrer les médecines, prescrire les précautions à prendre, relever le courage des timides, ou réciter les dernières prières de l'Eglise au chevet des agonisants. Que de fois ne s'est-elle pas exposée à contracter elle-même la maladie !

Malgré tous nos efforts pour enrayer les progrès du fléau, la peste a continué ses ravages et, en quelques jours, j'eus le triste devoir d'enterrer une cinquantaine de victimes. Tous sont mort bien préparés.

Tous les catéchumènes qui n'avaient point encore reçu le baptême, me suppliaient avec larmes de leur administrer de suite ce sacrement.

\* \* \*

Sans l'imprudence de mes gens au commencement de l'épidémie, plusieurs auraient échappé à la contagion. J'avais beau dire de ne laisser auprès des malades que les personnes strictement nécessaires. Peine inutile ! le mal prit de telles proportions qu'en peu de jours je dus en enterrer une quarantaine. La panique s'empara des habitants ; tous alors désertèrent et s'en allèrent camper en plein champ. Cette désertion complète donna lieu à un incident bien lamentable.

Un soir, un chrétien vint m'avertir qu'une pauvre femme attequée par la fièvre bubonique avait été délaissée depuis deux ou trois jours déjà. Je me rends immédiatement à cette demeure. Dans l'angle le plus obscur de la chambre, je découvre le cadavre en pleine voie de décomposition. Je me dirige vers la porte pour respirer un peu d'air frais et

faire appeler la famille campée dans les champs. Mais à quoi bon ? Tous, me dit-on, sont atteints de la peste. Il me fallut prendre patience jusqu'au lendemain pour faire enlever par quelques braves chrétiens les restes empestés de la victime.

Cependant, ayant pris des informations, j'ai pu obtenir les quelques renseignements suivants. Il paraîtrait qu' aussitôt qu'elle se sentit atteinte, elle appela son fils et lui dit :

“ J'ai la peste, c'en est fait de moi, je dois mourir. Quant à vous, fuyez dans les champs ; mettez à mes côtés une cruche d'eau et laissez-moi mourir en paix. ”

Le cœur est ici partagé entre l'admiration d'une abnégation aussi peu commune dans une pauvre païenne, et l'indignation à la vue de ces enfants sans cœur l'abandonnant à son triste sort.

A présent la peste diminue, mais n'est pas encore finie. Que le Dieu des miséricordes daigne éloigner ce fléau !

---

Lettre de la Rév. Mère Wilfine, de Bruges,  
Supérieure du Couvent de Saint-Vincent

---

Khushpur, 4 juin 1903.

Quelques jours après Pâques, à 3 heures de l'après-midi, me rendant à notre pauvre petite église paroissiale, je vis, devant la cabane du prêtre, un groupe de chrétiens tout en pleurs criant que la peste avait éclaté dans le village. Le bon Père, voulant calmer l'excitation de ses paroissiens, feignit de ne pas attacher grande importance au fait, et conservant tout son sang froid, adressa ces paroles à son peuple :

“ Mes chers amis, calmez-vous. C'est moins terrible que vous vous l'imaginez. D'ailleurs comment savez-vous que c'est la peste ? Jamais vous n'avez vu de pestiféré. Sans nier, ce que vous me rapportez, écoutez ce que j'ai à vous dire. Le Bon Dieu, qui nous a épargnés jusqu'à ce jour pourrait bien nous envoyer un échantillon de ce qu'il tient en réserve pour punir les uns, récompenser les autres et nous éprouver tous. C'est maintenant le temps de manifester votre foi et votre charité. Commencez donc par fléchir la juste colère de Dieu par de ferventes prières. Que chacun mette ordre à sa conscience. Après cela, ne craignez rien.

“ Père, Père, baptisez-nous de suite ”, s'écriaient quelques catéchumènes qui se trouvaient dans le groupe.

“ — Je ne refuse le baptême à personne, répondit le Père, mais je ne l'administre qu'à ceux qui s'y préparent dignement et le désirent ardemment. ”

Ces paroles eurent un effet merveilleux. Le lendemain, dès la pointe du jour, toute la chrétienté était à l'église.

\* \* \*

Ce même jour, nous commençames nos visites aux pestiférés, surtout aux femmes indigènes. Laissez-moi vous en donner un échantillon. Dans une des huttes où git une pestiférée, nous frappons à la porte qui s'ouvre immédiatement. Une puanteur provenant du manque d'air dans une chambre bondée d'hommes et de femmes dont vous connaissez la malpropreté, nous force presque à reculer et à grand-peine nous parvenons à pénétrer jusqu'au lit de la moribonde. Notre premier soin est de faire déloger tout ce monde inutile, d'aérer la place, de porter le lit à l'extérieur et de le placer à l'ombre. Les victimes souffrent de violentes fièvres, des douleurs aiguës sous les bras ou dans la gorge,

où bientôt apparaissent des glandes qui finissent par s'ouvrir et forment des plaies béantes. Il y a peu de remèdes connus jusqu'ici. Ce que j'ai trouvé de plus efficace encore est l'Helkiase de l'hôpital des Sœurs de Lessinc.

Si la malade vient à mourir, alors c'est un tintamarre à n'en pas finir. Toutes les femmes du voisinage accourent et commencent leurs lamentations autour du cadavre, se frappant la poitrine avec une cruauté qui fait frémir. Ces nouvelles chrétiennes n'ont pu encore renoncer à cette pratique stupide, triste reste du paganisme.

“  
\* \*  
”

D'autre part, nous trouvons parmi nos jeunes catholiques des traits bien édifiants. En voici un exemple parmi bien d'autres.

Un père de famille tomba malade. Aussitôt le Père Bernardin va le confesser et lui dit en le quittant :

“ Demain matin je reviendrai pour vous donner l'Extrême-Onction et la sainte Communion. ”

Sa fille, une enfant chétive de 14 ans, en entendant que le Bon Dieu allait venir dans sa maison, au comble de la joie, commença à fabriquer une espèce de badigeonnage et ruisellante de sueur se mit à blanchir les murs de sa pauvre hutte. Passant par hasard je lui demandai ce qu'elle faisait.

“ — Ah ! le bon Dieu vient demain matin, dit-elle. Il faut que nous lui fassions une bonne réception. ”

“ — Mais, continuai-je, ne voyez-vous pas que vous allez vous rendre malade en travaillant si rudement sous un soleil brûlant ? ”

“ — Le Padri Sahib nous bénira tous avec le bon Dieu et nous serons préservés de la peste. ”

Pauvre fille ! Le lendemain elle fut elle-même frappée.

Mais  
elle e  
Les  
resten  
cadav  
qu'on  
kiase  
En  
fiant.  
douze  
belle-s  
nique.  
le Père  
solide,  
mère, v  
le roche  
d'apôtr  
“ —  
vous gu  
Et pr  
contenu  
“ Ma  
Saint-Es  
que au I  
jeune zél  
baptisée  
Grâce  
cependan

A la joi  
ont causée  
un sentim  
lecteur, qu

Mais le Seigneur eut égard à sa foi naïve, et aujourd'hui elle est en pleine convalescence.

Les pestiférés qui échappent à la mort (et le cas est rare) restent extrêmement faibles, décharnés et d'une couleur cadavérique. Leurs plaies sont si larges et si profondes qu'on peut sans exagération y cacher deux doigts. L'Helkiasse guérit merveilleusement ces plaies.

En finissant, laissez-moi vous narrer encore un trait édifiant. Il s'agit d'un jeune chrétien, du nom de Paul, âgé de douze ans. Sa mère tomba malade, puis sa sœur, puis sa belle-sœur, lui-même enfin, tous atteints par la fièvre bubonique. Notre petit Paul cependant fut prudent, et comme le Père l'avait recommandé, il ne prit aucune nourriture solide, condition essentielle de guérison. Hélas ! sa pauvre mère, vieille comme les montagnes, mais résistante comme le rocher, allait cependant mourir. S'enflammant d'un zèle d'apôtre :

“ --- Ma mère, lui dit-il, ne craignez rien ; moi je vais vous guérir. Le baptême est le remède infaillible. ”

Et prenant une assiette remplie d'eau, il en jette tout le contenu sur la tête de sa mère, en disant :

“ Ma mère, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ”, et tout fier s'en va raconter son acte héroïque au Père, qui dut nécessairement refroidir un peu son jeune zèle, quand lui apprit que sa mère avait déjà été baptisée sous le nom de Collette.

Grâce à Dieu le fléau semble disparaître. Continuons cependant de prier.

\* \* \*

A la joie que ces deux lettres d'une simplicité angélique ont causée à mon cœur d'évêque, vient cependant se mêler un sentiment de tristesse. Vous aurez pu remarquer, cher lecteur, que sous les influences meurtrières du climat des

Indes, la misérable habitation des missionnaires, leur pauvre petite église, les exposent à un continuel danger de tomber trop tôt hélas ! Que dire des privations qu'ils s'imposent pour soulager leurs pauvres, les malades, les petits orphelins ! Avec quelle ferveur je prie le Seigneur du fond de mon cœur d'inspirer aux âmes généreuses de m'envoyer un peu de leur abondance. Qui donc m'aidera à bâtir une maison, et une église plus spacieuse et moins indigne du Dieu de nos tabernacles ! Qui nous donnera de quoi soulager les pauvres, recueillir les petits orphelins, ou remonter le dispensaire dépourvu aujourd'hui de médecines pour les malades ?

EC

I

Parmi  
tère apo  
mes heu  
détails q  
jésuite, f

RA  
s  
e  
o

point tre  
hypothéq  
chercher  
les ont a  
comme ils  
dage. Le  
filles, qui,  
dent à que  
gagner leu

Le mois

LIBAN

## ECOLEES ET COUVENTS

Par le R. P. ANGELIL

De la compagnie de Jésus, missionnaire au Liban

Parmi les pauvres populations chrétiennes du Liban, le ministère apostolique s'exerce d'une façon bien touchante et nous sommes heureux de publier sur ce sujet les édifiants et intéressants détails que nous apporte la lettre suivante d'un missionnaire jésuite, frère par la naissance des ouailles dont il est le pasteur.

**E**RACE au dévouement de leurs 45 maîtres et maîtresses, nos écoles ont déjà fourni le pain de l'instruction et de la piété à 2,600 enfants pauvres et quasi orphelins. En effet, leurs parents, désespérés de ne point trouver de travail, ont, sous l'aiguillon de la faim, hypothéqué leurs mûriers et leurs maisons et sont allés chercher en Amérique de quoi vivre. Et leurs enfants ! ils les ont abandonnés. Ces pauvres enfants vivent donc comme ils peuvent, exposés à tous les dangers du vagabondage. Le péril est encore bien plus grand pour les jeunes filles, qui, se voyant sans guide et sans famille, se demandent à quelles extrémités elles doivent se résigner pour gagner leur pain.

\* \* \*

Le mois dernier, je faisais ma tournée du côté de Jounié

et voici qu'au milieu du chemin un jeune garçon de 13 ans, tout barbouillé de fumée, les habits en désordre, les manches retroussées jusqu'aux coudes, m'accoste d'un air satisfait et me baise la main avec affection — il sortait de la boutique d'un forgeron.

“ — Je suis sale, me dit-il, et noir comme un diable ; mais je suis votre enfant de l'école de Ghazir. Le patron chez qui vous m'avez placé est très bon pour moi et je commence à recevoir quelque argent. Je travaille bien, voyez mes mains.

“ — Et votre âme ?

“ — Ah ! vous serez content de moi. Je ne manque pas la confession du mois et ma prière chaque soir... Venez voir mon travail.”

Et le brave enfant m'entraîna dans sa boutique.

Au milieu d'une voûte basse et étroite se dresse un petit fourneau en terre derrière lequel un énorme soufflet, qu'un enfant fait marcher, donne plus ou moins d'air au foyer. Çà et là gisent, sans ordre, des socs de charrue, des barreaux de fenêtres, des pelles et des pioches au milieu d'une quantité de charbon et de fer de rebut. D'instruments perfectionnés ou de machines-outils, il n'y en a pas. Mon petit forgeron me fit les honneurs de sa boutique ; l'enclume me servit de siège ; d'une main il me présente une cigarette, de l'autre il saisit ses longues pinces et tire un gros charbon incandescent pour me l'allumer. Il me montre au haut du mur une image de l'Enfant Jésus travaillant à Nazareth et me dit : “ — Venez me voir souvent.”

\* \* \*

Ce brave petit ouvrier n'est pas un phénomène unique en son genre. Dans tous les corps de métiers on trouve déjà beaucoup de nos pupilles, tant à Jounié qu'à Gebail et à Batroun.

Il n'  
tailleur  
nos en  
comme  
plus ha  
lucrati  
ils négl  
cuper d  
Nos  
ploitati  
mais as  
de Tana  
satisfac  
Quelc  
qui les p  
min des  
ment pr  
à leurs  
enfant d  
deux ans  
voyant t  
en soie e  
tête la r  
leur anci  
questions  
petit exa  
“ — M  
l'avons r  
sée déjà,  
C'est u  
Les carriè  
qui peuve  
sent de l'a  
de leurs p



Il n'y a pas de menuisier, de charpentier, de maçon, de tailleur, de cordonnier, d'horloger, qui n'ait un ou deux de nos enfants dans leurs boutiques ou leurs chantiers. Les commerçants attirent dans leurs magasins nos élèves les plus habiles en calcul et en calligraphie, et ces petits emplois lucratifs tentent tellement nos jeunes étudiants qu'en classe ils négligent la grammaire, même le catéchisme, pour s'occuper d'arithmétique.

Nos écoles fournissent aussi des recrues à quelques exploitations agricoles. Quatre orphelins des plus pauvres mais assez intelligents ont été envoyés à l'établissement de Tanaïl, dont le directeur m'a écrit pour m'exprimer sa satisfaction.

Quelques sujets mieux doués du côté de la fortune et sur qui les parents fondent de grands projets prennent le chemin des petits collèges du pays. Ils en reviennent passablement prétentieux et moins instruits que s'ils étaient restés à leurs écoles. C'est ainsi qu'aux vacances dernières, un enfant de Gebail rentrait chez ses parents après avoir passé deux ans au collège de Mézart. Ses anciens condisciples, le voyant bien mis, avec une tarbouche repassée, une ceinture en soie et des souliers luisants, crurent qu'il portait dans sa tête la moitié de la science universelle ; s'autorisant de leur ancienne camaraderie, ils l'entourent, le pressent de questions, l'invitent à venir en classe et lui font passer un petit examen.

“ — Mais, disaient-ils le lendemain à leur maître, nous l'avons roulé, car ce qu'il a appris cette année, l'année passée déjà, nous l'avons étudié ”.

C'est un malheur pour ces enfants d'être ainsi déclassés. Les carrières libérales sont rares en Syrie et rares sont ceux qui peuvent y appartenir ; beaucoup y prétendent, dépensent de l'argent et sont obligés enfin de reprendre le métier de leurs pères.

\* \* \*

Les enfants de nos écoles entrent volontiers dans les séminaires, où déjà plusieurs de nos anciens nous font honneur.

Quelques-uns se destinent même à l'état religieux.

Un de nos enfants de Batroun se faisait remarquer par sa piété et son zèle. Son père était mort, alors qu'il était au berceau ; sa mère, ne pouvant plus le nourrir, avait pris le chemin de l'Amérique. Entré tout petit à l'école, il y grandit, en puisant un grand esprit de dévotion et d'assiduité au travail, que lui communiqua son maître, un véritable homme de Dieu mort en odeur de sainteté.

L'année passée, tous ces condisciples ayant quitté l'école lui seul était resté et on l'avait chargé des petits. Sa classe réunissait chaque jour plus de 90 élèves.

Il s'acquittait de ses fonctions à la satisfaction générale, quand il se sentit appelé à une vocation plus sublime et un beau jour, quittant sa classe sans prévenir personne, il se mit en route pour le couvent de Nesbaï, dans le district du Kesrouan, où se trouve le Supérieur général des religieux maronites. Mais ne connaissant pas le chemin il se perdit dans les bois qui avoisinent Ghosta. Il passa la moitié de la nuit à courir d'une vallée à l'autre et prit enfin le parti de se retirer dans une grotte jusqu'au jour, au risque d'être dévoré par une hyène ou un loup, fauves qui ne sont pas rares sur ces hauteurs. Le lendemain il arriva de bonne heure au couvent et adressa sa demande au Supérieur. Celui-ci lui mit la main sur la tête en disant : " Bon pour l'état religieux." Au comble de la joie, Stephen revint à Batroun sans confier son secret à personne et, deux mois après, sans dire adieu ni à ses parents, ni à ses amis, il partait définitivement pour le noviciat de Kffane.

Son successeur dans la classe des petits trouva que Stephen avait choisi la meilleur part ; il n'entra en charge que dans l'intention de l'imiter et, à Pâques, ayant appris qu'une place était vacante au couvent de Kffane, il s'y

rendit  
garde c

Kffane  
sur les p  
par la st  
habitant  
s'élève u  
vertus et  
un demi  
ans, est p  
vent ouv  
fait dessé  
les os ; qu  
vées par l  
On attr  
des guéris  
constatati  
pourquoi il  
par écrit, a  
Ils me re  
avaient en  
parvenait ju  
leur enlevât  
argument n  
Les novici  
attendant le  
grande et be  
bâtie en styl  
novices, dallé  
cés à terre. L  
jeunes gens d  
La cloche s

rendit un beau matin sans rien dire, laissant à Dieu la garde de ses enfants.

\* \* \*

Kkfane est un village à une heure et demie de Batroun sur les premières hauteurs du Liban. Il ne se distingue que par la stérilité de son sol, la pauvreté et la simplicité de ses habitants. Sur une colline qui domine le village du côté est s'élève un couvent maronite, célèbre dans la contrée par les vertus et les miracles d'un religieux qui y est mort, il y a un demi siècle. Son corps, conservé depuis plus de cinquante ans, est placé dans une bière en bois que les visiteurs peuvent ouvrir. Il est revêtu de l'habit religieux et tout-à-fait desséché ; la peau noire forme comme une croûte sur les os ; quelques phalanges des doigts sont tombées ou enlevées par les visiteurs.

On attribue à ce saint moine, nommé Maatallah Fardini, des guérisons extraordinaires ; mais il n'y en a pas eu de constatation officielle. Je demandai un jour au religieux pourquoi ils ne prenaient pas la peine de consigner ces faits par écrit, afin de les présenter à l'autorité ecclésiastique.

Ils me répondirent d'un ton qui montrait combien ils avaient en pitié ma naïveté, que si le bruit de ces miracles parvenait jusqu'à Rome, il était bien à craindre qu'on ne leur enlevât le corps du saint. Préjugé déplorable dont nul argument ne put triompher !

Les novices étaient alors aux champs et le supérieur, en attendant leur retour, me fit les honneurs de la maison, grande et belle maison, refaite depuis quelques années et bâtie en style moitié européen, moitié arabe. Le dortoir des novices, dallé en briques, a 32 lits, ou matelas roulés et placés à terre. Les punaises n'y sont pas rares et causent à ces jeunes gens des insomnies terribles.

La cloche sonne ; voici les novices qui rentrent. C'est

dans leur salle qu'ils me reçoivent. Chacun vient à son tour devant moi, fait une inclination profonde, à l'orientale, c'est-à-dire jusqu'à terre, me baise la main ; et le maître des novices me fait connaître leur nom, leur pays d'origine, les particularités intéressantes de leur vie et de leur vocation.

Les novices emploient aux travaux des champs les deux tiers de la journée ; ils ont le chœur trois fois par jour, font une lecture pieuse dans Rodriguez et entendent une instruction. Ils portent sur la tête une toque en poils noirs ; leurs soutanes ont des pièces et des couleurs mal définies ; mais ils ont l'air bien gai.

Cet ordre religieux maronite, malgré ses règles fort sévères, se recrute facilement au milieu d'une population qui a conservé sa foi et ses mœurs antiques.

Le ciel a prélevé sa part parmi nos enfants. Laissez-moi vous dire un mot des pertes les plus sensibles que nous avons faites cette année.

Un enfant de Sehfidé, nommé Tano, âge de 12 ans, se faisait remarquer par sa piété et par son assiduité à l'école. Un jeudi, au retour des champs, une fièvre maligne le saisit et le cloua sur sa natte. De médecins, il n'y en a pas dans ce pays. Pour remède on lui frotta les pieds et le front avec du beurre, et on lui donna de l'eau de mauve comme tisane. La fièvre augmentait, l'enfant entraînait en délire ; il se tournait vers sa mère et disait :

“ — Maman, je vais mourir ; mais ne t'attriste pas. Le Père nous a dit que ceux qui meurent jeunes ont plus de chances d'aller au ciel. Ne vaut-il pas mieux que je meure maintenant ? ”

Il demanda ses livres, en retira les images qu'il avait gagnées en classe, les regarda longuement l'une après l'autre, les baisa avec affection et les plaça sur son front et sa poitrine. Après avoir reçu le Saint Viatique, il resta plusieurs minutes sans mouvement ; puis il se tourna vers sa mère et lui dit : “ — Maman, à Dieu ! au Ciel ! ” Ce fut

sa der  
douce,  
Vierge  
sa mor

Dern  
de Geb  
de sa jo  
frappé  
famille,  
était mo  
vaient p  
nuisier,  
mit à co  
au déses  
vint tout  
“ — N  
mon âme  
Pendan  
satisfacti  
tior, épo  
par un m  
Sainte Vi  
complète  
ses progrè  
hélas ! ne  
Les ver  
Mansour p  
tivité qu'e  
famille po  
Son oncl  
sa bonne c

sa dernière parole. Le pauvre enfant, après une agonie très douce, expira en serrant dans sa main une image de la Vierge. Tous ses condisciples vinrent le voir et pleurèrent sa mort.

\* \* \*

Dernièrement un événement tragique consterna l'école de Gebail. Mansour, un des enfants les plus aimés à cause de sa jovialité et de sa prestesse aux jeux, venait d'expirer, frappé par un coup de fusil. C'était l'ainé d'une nombreuse famille, dont le père, parti en 1895 pour l'Amérique, y était mort de misère. Sa turbulence et son étourderie n'avaient pas permis de le garder à l'école. Placé chez un menuisier, il ne tarda pas à prendre ce métier en dégoût et se mit à courir le pays d'une station à l'autre. Sa mère était au désespoir. Au commencement de l'année scolaire, elle vint tout en larmes nous supplier de le reprendre.

“ — Ne m'en laissez que les os, disait-elle ; mais sauvez mon âme et la sienne. ”

Pendant les deux premiers mois, il ne donna guère de satisfaction ; mais, à la neuvaine de l'Immaculée-Conception, époque où les enfants entrent en retraite, il fut saisi par un miracle de la grâce ; il demanda la médaille de la Sainte Vierge, prit rang parmi les congréganistes et changea complètement. Son maître était stupéfait de la rapidité de ses progrès et sa mère n'en revenait pas de joie. Cette joie, hélas ! ne dura pas longtemps.

Les vers à soie ayant fini leurs cocons, la mère réclama Mansour pour l'aider dans son travail ; il montra tant d'activité qu'en peu de temps, il assura la subsistance de la famille pour toute l'année.

Son oncle vint le chercher, voulant le récompenser de sa bonne conduite par une espèce de villégiature dans la

vallée des chacals, où il allait mettre sa vigne en bon état et en chasser les bêtes fauves. Syrien avait son fusil en bandoulière et montait un mulet turbulent ; il dit à son neveu de sauter en croupe derrière lui ; mais, dans sa précipitation, Mansour engagea le canon de l'arme dans ses habits, la décharge partit et lui traversa les intestins. Il fut reporté demi-mort à sa mère ; on ne put extraire les plombs et une inflammation mortelle se déclara. Quand le pauvre enfant reprit connaissance, il dit :

“ — Dieu le veut ainsi ; il m'enlève pour que je ne sois pas un coquin. ”

Il mourut en prédestiné. Un proverbe arabe dit : “ Ce qui a coûté le plus de peine et de fatigue aux mains, cause aux yeux plus de larmes. ” Mansour fut d'autant plus regretté et pleuré qu'il avait causé plus de soucis à ses parents et à ses maîtres.

\* \* \*

Il y a quelques années, un ouvrier de Sarba me fit appeler à son lit de mort et me montrant ses six enfants, trois garçons et trois jeunes filles, me dit

“ — Vous êtes le père des malheureux. Voilà ce que je vous laisse. Je vous les recommande tous, mais particulièrement Abla ; c'est l'ange de notre famille. ”

Abla était la fille aînée ; elle avait soigné son père avec une grande tendresse. Je m'occupai de caser tout ce petit monde. Le champ de mûriers, dernier reste de la fortune, fut vendu et forma la dot des deux sœurs d'Abla ; deux garçons furent placés chez un tailleur de Jounié, le troisième, encore petit, resta à l'école. Abla, pour faire vivre sa mère infirme, entra à la filature ; mais ses quatre piastres de salaire quotidien ne fournissaient pas même le pain de la famille et en attendant que les garçons pussent gagner

quelque argent, il fallait bien s'ingénier. Aba vint un jour me trouver tout en larmes :

“ — Père, me dit-elle, nous allons mourir de misère. Voilà six jours que nous couchons sans souper. Sauvez-nous ! ”

\* \* \*

L'idée me vint de l'essayer comme maîtresse dans une école et je l'envoyai ouvrir celle de Safra. Safra est un petit village demi-sauvage dans le genre de ceux du Belad-Béchara ; les garçons et surtout les filles y vivaient dans un abandon complet. Aba accepta sa charge avec une frayeur marquée. Sa pauvreté et sa timidité ne plaïdaient pas en sa faveur ; certaines gens mal intentionnées cherchèrent à la décourager, alléguant que l'instruction était une nouveauté dangereuse, que jamais les filles du pays n'avaient eu besoin de maîtresse et que ce serait une cause de discorde, même de scandale... On jetait des pierres sur ses fenêtres et sa terrasse ; on empêchait ses élèves de lui porter de l'eau ; bref, elle souffrit le martyre durant une année. Mais les enfants qui lui étaient confiés faisaient des progrès rapides, que je constatais avec joie à chacune de mes visites faites à l'improviste. Aussi je la soutenais de mon mieux. Sa maigre pension de 20 francs par mois, elle n'y touchait pas ; elle l'envoyait à sa famille et se contentait de ce qu'on lui offrait dans le village. La piété, le silence, la bonne tenue des enfants firent tomber tous les préjugés. Sa classe tripla ; des jeunes filles plus grandes qu'elle vinrent prendre part à ses leçons. Cet état de prospérité dura deux ans. Tout le village se prit d'une sincère affection pour la maîtresse. Aba ordonnait, et tous, hommes et femmes, lui obéissaient. Elle s'aperçut un jour que deux hommes se gardaient rancune et cherchaient à se

nuire ; elle les fit appeler et leur parla avec tant d'énergie qu'ils se pardonnèrent, s'embrassèrent devant elle et le lendemain allèrent communier sous ses yeux.

Malheureusement, par suite des privations, des soucis pour sa famille et de l'excès de son zèle, ses forces étaient épuisées ; une fièvre la minait. Au mois de mai dernier, elle abandonna tout à coup sa classe et s'en alla retrouver sa mère :

“ — Je viens mourir chez vous, lui dit-elle ; je n'ai pas besoin de remèdes, mais de résignation. ”

Elle me fit appeler et me dit :

“ — Je laisse ma mère et trois frères. Prenez-en soin quand je ne serai plus. Il ne me reste que le chapelet que vous m'avez donné ; qu'on le mette sur ma poitrine dans le cercueil. ”

Puis, faisant effort pour ne pas pleurer, elle porta son chapelet à sa bouche, ferma les yeux et resta longtemps en prière.

Le vénérable prêtre qui lui donna la communion me disait :

“ — Voilà vingt ans que je suis curé ; jamais je n'ai assisté à une mort aussi édifiante ”.

L'estime qu'on avait pour la défunte fit de son enterrement un véritable triomphe. Tout le personnel de la filature où elle avait travaillé et tous les habitants de Safra lui firent cortège ; on l'invoquait plutôt qu'on ne priaît pour elle.

\* \* \*

Avant de finir, veuillez me permettre une ou deux remarques à propos des éccles. Il est certain que le Liban subit une transformation. Autrefois les habitants de la montagne, s'occupant de leurs mûriers et de leurs champs, gardaient

la si  
légué  
vénie  
les br  
parce  
les ho  
avisé  
chassé  
que su  
voulu  
sa tent  
venu  
telle u  
sans ne  
lui ; il  
Aujo  
de Saï  
habitat  
maison  
Vene  
populat  
de Dru  
protesta  
Metaïn,  
comme  
conquis.  
si rempl  
interrup  
hérétique  
mûr pour  
Batroun  
Au mo  
Batroun,  
au mome



la simplicité des mœurs et le fonds de foi et de religion légué par leurs aïeux. Ils cohabitaient sans trop d'inconvénients avec leurs ennemis les Druzes et les Métoualis ; les bruits du dehors et les révolutions ne les touchaient pas parce qu'ils ne parvenaient pas jusqu'à eux. Mais ils avaient les hérétiques en horreur. Un protestant de Saïda s'étant avisé d'aller planter sa tente sur la hauteur d'Aïn-Eble, fut chassé par une grêle de pierres et ne s'arrêta dans sa fuite que sur les confins de Tyr. Un anglican de Beyrouth ayant voulu s'introduire à Bicfaya, fut menacé d'être brûlé dans sa tente s'il y passait la nuit. Un quaker de Tripoli étant venu à Batroun pour y ouvrir une maison, souleva une telle unanimité de réprobation qu'il dût rester la journée sans nourriture, personne ne voulant avoir de rapport avec lui ; il repartit pendant la nuit.

Aujourd'hui c'est bien différent. Si le ministre protestant de Saïda se rend à Aïn-Eble, il est logé dans la plus belle habitation ; à Deble, le cheik lui fait les honneurs de sa maison ; à Cana, vingt demeures s'ouvrent devant lui.

Venez dans la région centrale, dans ces districts où la population est compacte et mélangée de Grecs, de Maronites de Druses, à Mouchtara, à Gérine, à Cafarnabath, les protestants ouvrent avec étalage de splendides palais ; à Metaïn, à Choueïr, à Biscunta et même à Bicfaya, ils sont comme chez eux, comme des vainqueurs dans un pays conquis. Les plateaux qui s'étagent au-dessus de Beyrouth, si remplis de villages que les maisons se suivent sans interruption, sont activement travaillés par la propagande hérétique. Le Kesroun, le boulevard des Maronites, est déjà mûr pour la perversion ; de même que les districts de Batroun et de Becharré qui, jusqu'ici, n'ont pas été ébranlés.

Au mois d'avril, le Consul général de Russie arriva à Batroun, et fut reçu triomphalement. Cette visite eut lieu au moment où, dans toute la montagne, on ne parlait que

des lois édictées, à Paris, contre les congrégations ; et les amis de la France en éprouvèrent un malaise inexprimable.

\* \* \*

Nous sommes donc en face de deux ennemis formidables qui gagnent chaque jour du terrain : les protestants et les russes. Il y en a un troisième : c'est l'esprit d'orgueil et d'indépendance, qu'introduisent dans tous les villages les Syriens revenus d'Amérique. Tous n'y meurent pas de misère. Quelques-uns en rapportent une petite fortune qu'ils ont gagnée je ne sais par quels moyens. Cette fortune les place à cent coudées au-dessus de leurs compatriotes ; ils bâtissent des maisons, portent des pantalons et des montres en or, reçoivent quantité de journaux et de brochures. Ils déblatèrent contre les anciennes institutions nationales.

Ces idées mûrissent, deviennent à la mode. Que seront nos chrétiens dans dix ans d'ici, puisque depuis dix ans le mal a tant fait de progrès ?

Pour l'arrêter, le moyen le plus sûr, l'arme la plus efficace, c'est l'école. Nos quelques écoles timides et sans ressources sont beaucoup trop peu nombreuses. On est effrayé, en faisant le recensement des villages chrétiens de la montagne, de voir combien ils en sont dépourvus.

La question des écoles, c'est la question vitale, question de vie ou de mort pour le pays, et je souhaite que les événements démentent mon opinion. Si l'on ne prévient pas les progrès des plus redoutables ennemis de l'influence catholique au Liban, le pays sera, dans quelques années, transformé en province russe ou devenu un fief protestant de l'Angleterre ou de l'Amérique.

I



“ il a le  
accourt  
grimper  
contemp  
secouant

La pro  
apporte  
solennel

Les Pa  
ment de  
ment. L'h  
comme to  
enfants d  
craignent

NOUVELLE-GUINEE

# LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

De la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun

MORT — DEUIL

**U**N Papou est en proie à la maladie. Prieurs, sorciers, rebouteurs, remèdes ne peuvent rien pour conjurer le mal ; de plus en plus il décline ; il ne mange plus, ne fume plus, sa respiration devient pénible, " il a le *chant de la mort* ", disent-ils. De tous côtés on accourt ; les figures sont tristes. Un à un les arrivants grimpent dans la case, soulèvent la natte qui sert de porte, contemplent un instant le malade et disent tout haut en secouant la tête : " Ah ! . . . il va mourir ! "

La présence de la mort, en Papouasie comme en Europe, apporte toujours avec elle quelque chose de funèbre et de solennel qui donne froid.

Les Papous ne savent pas trop le *pourquoi* et le *comment* de la mort ; ils n'ont pas l'idée qu'elle est un châtiement. L'homme meurt, comme les oiseaux, comme les arbres, comme tout, autour d'eux, finit par mourir. Ces grands enfants de la nature ne raisonnent pas sur la mort ; ils la craignent comme une fâcheuse nécessité ; mais c'est tout.

Ils savent pourtant que c'est la séparation de l'âme d'avec le corps qui fait mourir, et ils sont bien explicites là-dessus quand on les interroge.

\* \* \*

Une chose qui frappe beaucoup les nouveaux missionnaires et les vieux aussi, c'est la tranquillité, le calme avec lesquels un Papou trépasse. Je ne parle pas de nos chrétiens, dont la mort est ordinairement le dernier et le plus beau triomphe de la grâce, mais je parle même de ceux qui sont encore païens et ont à peine entendu parler du missionnaire.

Est-ce le calme du stoïcisme ? Est-ce la placidité stupide du mouton qu'on égorge ? Un Papou meurt, comme il s'endort chaque soir à la fin de sa journée, sans presque plus de soucis, ni de préoccupations. Le passé ne l'inquiète guère ; le présent, il y tient assurément, mais il sait que la résistance est inutile. Il ne pense pas à regretter quoi que ce soit. Ses affections n'ont rien de bien fort. La rupture des liens qui l'attachent à des parents, à des amis, à des richesses, ne lui cause que peu de souffrances. Ajoutez à cela la torpeur, l'engourdissement physique et morale. Le futur, bien loin de lui causer de l'appréhension, l'attire plutôt : aussitôt mort, n'ira-t-il pas rejoindre les âmes ou les esprits de ses ancêtres ?

Les Papous, je l'ai dit, n'ont jamais eu l'idée que la mort fût un châtement ; cependant ils sont persuadés qu'elle ne vient quasi jamais d'elle-même. D'après eux, un être humain ne peut mourir de mort naturelle qu'à deux périodes de sa vie : dans la toute première enfance et dans l'extrême vieillesse. Et ils expliquent cela en disant que le tout petit enfant avant qu'il puisse parler, n'a pas encore une âme, tandis que chez le vieillard décharné et quinteux, l'âme est complète-

men  
hom  
meu  
sorc  
D  
Islar  
terne  
“  
Le  
sa m  
lait l  
pas a

Ma  
d'imp  
ment-  
mome  
être fi  
englot  
qui n'  
La  
laquell  
'bon et  
en face  
enfants  
Ils n  
lement  
ler des  
sionner  
de la ra  
Il ar  
durant  
remue o

ment usée. Mais qu'un enfant déjà développé, un jeune homme, un homme fait, un vieillard encore vigoureux, meure, cela ne peut arriver naturellement ; un esprit, un sorcier, un *nepu* en est toujours cause.

Dernièrement, un de nos missionnaires se mourait à Yule Island ; le chef de son village était là, près de son lit, consterné et sanglotant ; tout à coup il lui demande :

“ — Missionnaire, qui donc t'a frappé ? Est-ce *nepu* ? ”

Le père eut encore assez de forces pour lui expliquer que sa mort était le fait, non du démon, mais de Dieu qui voulait l'avoir auprès de lui, et que, par conséquent, il nè devait pas accuser le *nepu*.

\* \* \*

Mais si la pensée de la mort semble ne faire que peu d'impression sur le mourant lui-même, il en va tout autrement de ceux qui l'entourent et assistent à ses derniers moments. Ils ne se rendent compte de rien ; mais tout leur être frémit et tressaille devant ce gouffre qui va s'ouvrir et engloutir un parent, un ami. Ils pleurent “ comme ceux qui n'ont point d'espérance ”.

La mort, c'est le néant, l'impitoyable nécessité contre laquelle nul ne peut réagir, c'est la fin de tout ce qui est bon et désirable ; bref, la mort, c'est le mal suprême. Aussi en face de cette horrible visiteuse, ils se laissent, comme des enfants, aller à tous les excès de la douleur.

Ils n'attendent ordinairement pas que le malade soit réellement mort pour commencer leurs chants funèbres et parler des préparatifs des funérailles. Tout cela doit impressionner désagréablement le moribond, s'il a encore l'usage de la raison et de l'ouïe.

Il arrive souvent qu'après avoir pleuré, gémi et chanté durant plusieurs heures, les gens s'aperçoivent que le mort remue ou respire encore. Alors ils se jettent sur lui, l'em-

brassent, l'étreignent, l'appellent en criant son nom, comme s'ils essayaient de le faire revenir de la voie fatale où il s'est engagé.

\* \* \*

Quand tout est consommé, a lieu une scène indescriptible. Il faut voir, il faut entendre, la plume est puissante.

— *Azie ! Azie !* Ah ! tu es mort ! tu es déjà mort !... Lève-toi donc !... mais non, tu es mort !... Tu le vois bien toi-même que tu es mort ! Tu ne bouges plus !... Aïe ! ta femme sera veuve !... Et tes enfants !... Et ton jardin !... Pourquoi veux-tu aller maintenant à l'*Ario* où il fait si froid... où tu deviendras mauvais... Parle donc !... Mais non, il est mort, il est bien mort... Son âme s'est échappée !”

Imaginez un concert diabolique, une cacophonie de cris de fauves, de hurlements de chiens, d'imprécations d'hommes en fureur et, sous ces accords discordants, les thrènes lamentables des vieux qui grondent sourdement comme une pédale ou basse continue, et vous aurez une vague idée de ce que l'on entend en Papouasie autour d'un cadavre. Les plus cuirassés ne peuvent, les premières fois, empêcher un frisson d'agiter leurs nerfs et une sueur froide d'inonder leur corps.

\* \* \*

Ce n'est pas tout. A ces cris, à cette horrible brouhaha dont Dante n'a pas entendu l'équivalent dans son enfer, vient s'ajouter pour les yeux un spectacle atroce, dont j'hésite à faire la description. Je vais essayer, cependant : les délicats, les âmes sensibles n'auront qu'à passer les détails qui suivent.

En face de la mort, ces natures brutes descendent jusqu'à

la fréné  
trancha  
rasé, su  
En quel  
montren  
ses ; ma  
des cont  
cablées p  
épuisées.  
Détail  
à leur fu  
pent et é  
ce sont d  
A côté  
nombreux  
du défunt  
les genoux  
que bien a  
Chacun  
C'est maca  
le *nepu* ; t  
fait l'éloge  
J'ai quel  
rait traduir  
le musicien  
encore né.  
folie dans le  
tre pour éga

Si la veuve  
chargent de  
en vociférant

la frénésie de l'animal. Les femmes s'arment de coquillages tranchant et se frappent à coups redoublés sur leur crâne rasé, sur le visage, les seins, les bras, le ventre, les jambes. En quelques instants le sang ruisselle, des plaies béantes se montrent partout ; la douleur fait faire des grimaces hideuses ; mais rien ne les arrête. Elles se roulent par terre dans des contorsions et continuent à se déchirer jusqu'à ce qu'accablées par la douleur et la perte de leur sang, elles tombent épuisées.

Détail horrible et dégoûtant : elles font trêve quelquefois à leur fureur et vont se jeter sur le cadavre qu'elles palpent et étreignent. Ce ne sont plus des créatures humaines ce sont des furies, des bacchantes de la mort.

A côté de ces brutes, les hommes se sont réunis en rangs nombreux et pressés ; et tandis qu'on procède à la toilette du défunt, ils sont accroupis tout autour, et, la tête entre les genoux, ils commencent des lamentations qui ne finiront que bien après la sépulture.

Chacun crie ou chante ce qu'il veut et comme il veut. C'est macabre ! L'un appelle le mort, un autre crie contre le *nepu* ; un autre injurie le veuf ou la veuve ; un autre fait l'éloge du défunt.

J'ai quelquefois essayé de m'imaginer comment on pourrait traduire en musique cet intraduisible vacarme ; mais le musicien qui nous donnera cette scène de l'enfer n'est pas encore né. Wagner n'avait pas assez de furieuse et sublime folie dans le cerveau, ni assez d'instruments dans son orchestre pour égaler cet orchestre endiablé.

\* \* \*

Si la veuve ne se frappe pas assez fort, les assistants se chargent de ce soin. Toute la famille du mort tombe sur elle en vociférant : " Ah ! coquine ! tu vas te remarier, hein ? "

Et les coups de pleuvoir sur elle. La pauvre femme supporte tout avec une résignation stupide, s'accusant parfois elle-même. Puis elle se lève, détache son *kiva*, et se ceint les reins avec une longue natte qui lui descend jusqu'aux pieds.

Jusqu'à la fin du deuil, elle ne doit plus se montrer en public, mais rester cachée dans la maison ou dans les herbes, n'ayant que ses larmes pour pain quotidien et, comme ils disent, mangeant l'absence de son mari (*ibuni nevna*). Au lieu de descendre de sa maison, elle se laisse tomber ou rouler en bas. Si elle fait quelques pas, c'est appuyée sur des bras charitables qui la soutiennent. Si une femme apprend la mort de son mari pendant qu'elle travaille au jardin, l'étiquette lui défend de venir à pied au village ; une autre femme doit la prendre et la porter sur son dos, comme on fait pour les petits enfants.

Toutes les proches parentes du mort ont à se soumettre à ces mêmes pratiques.

\* \* \*

Mais revenons au mort lui-même, Dès qu'il a expiré et que le décès est bien constaté, on lui ferme les yeux et la bouche, et on le porte à la *marea* de son *itzubi*, où on l'expose. On le lave bien, on lui fait une toilette complète : huile de coco, ocre rouge, bracelets, colliers, ceinture, gourde à chaux, avec bétel. Quand tout est fini, on l'étend sur le plancher, la tête sur l'oreiller ordinaire qui est un gros bambou, et contre le poteau d'honneur de la case. Il a la figure tournée vers le village.

Les plus proches parents se tiennent près de sa tête, les pleureurs sont à ses côtés.

Quand la toilette funèbre est achevée et que les plus proches parents et voisins se sont réunis dans la maison du



défunt, commence l'office des mort. Les gens du village, sont les premiers à vociférer les lamentations. Pendant ce temps, des courriers ont été expédiés partout pour annoncer la triste nouvelle et inviter les parents et les amis à venir pleurer. Bientôt ils arrivent et se dirigent non vers la *marea*, mais vers la propre maison du mort, tout comme s'ils venaient lui rendre visite. Mais là on leur confirme la nouvelle : " Un tel est bien mort, il est déjà exposé dans la *marea* ; là vous pourrez le voir ". Ils partent en courant, envahissent la plateforme, se jettent sur le corps et commencent à leur tour les scènes décrites plus haut.

Le premier chœur de pleureurs se retire pour faire place aux nouveaux arrivants et, laissant là leurs larmes, leurs cris et leur douleur, vont fumer et mâcher la noix d'arec un peu à l'écart.

\* \* \*

Une chose qui est restée un vrai mystère pour moi, c'est la facilité avec laquelle les Papous passent par toute la gamme des sentiments. Là, autour du cadavre, ils pleurent de vraies larmes ; leur visage semble refléter la mort qu'ils ont devant eux ; leur attitude est celle de l'anéantissement ; leur voix rappelle le son macabre que rendraient de vieux os agités dans un sac . . . Voyez-les maintenant qu'ils ne sont plus en cérémonie, qu'ils ne sont plus si près du défunt : ils parlent, fument, chiquent, rient, mangent, font toilette tout comme si l'on célébrait une noce. Leur douleur ne serait-elle qu'une grimace extérieure sans aucun écho dans leur cœur, ou dans leur " ventre ", selon leur expression ? Je ne le pense pas. Ils sont ainsi faits. En vrais enfants de la nature, ils passent comme elle d'un extrême à l'autre, du beau temps à la pluie, du froid au chaud, sans cause explicable.

Nous autres, missionnaires, qui aimons ces enfants comme nos enfants, nous sommes peut-être portés à trop les excuser et à trouver que tout est pour le mieux chez eux. Ceux qui ne pensent pas comme nous disent, et avec raison en apparence, que toutes ces cérémonies funèbres sont de pure comédie et l'occasion pour les gens de vivre quelques jours aux dépens de la famille et du village en deuil ; car tous ces pleureurs n'ont à s'inquiéter de rien : tout leur est fourni abondamment. C'est une lourde charge pour les contribuables : à chaque instant de nouvelles bandes viennent déboucher dans la rue du village et remplacer à la *marea* les pleureurs exténués.

\* \* \*

Après un, deux ou trois jours, suivant le cas, les hommes influents tiennent conseil et fixent l'heure des funérailles, c'est ordinairement dans la soirée. Puis on procède à la mise en bière. Le mort est dépouillé de tous ses ornements, on lui coupe des touffes de cheveux et ses bracelets en herbe ; ces débris seront conservés comme des reliques ou employé comme amulettes.

L'écorce du *oauto* (sorte de palmier) sert de linceul pour la tête et les pieds ; le corps est enfermé dans une large écorce d'un autre arbre, le *poa* (à Mekeo). Le tout est solidement ficelé avec des lianes. Tout autour sont liés de longs bambous ou ces morceaux de *poa* : ils servent à maintenir le corps horizontal et à le transporter.

\* \* \*

Lorsque tous ces préparatifs sont terminés, les cris, les pleurs, les hurlements, les coups redoublent. Deux hommes,

tou  
corp  
charg  
désor  
J'a  
Nouv  
par le  
la tri  
du vi

Sui  
ajour  
gouver  
Qua  
déjà cr  
plus, t  
cadavr  
est ori  
afin qu  
son. La  
Immédi  
feuilles  
tas de f  
sable de  
racine :  
très long  
sorte d'a  
fameuse  
levis !

Tout c  
femmes,  
des démo  
quand le

toujours des mariés, un à chaque extrémité, saisissent le corps enveloppé dans son primitif cercueil et, au pas de charge, se dirigent vers le cimetière. La foule suit dans un désordre complet.

J'ai parlé de cimetière. C'est une invention récente en Nouvelle-Guinée et une heureuse innovation introduite par le gouvernement anglais. Jusque-là, on enterrait, dans la tribu de Roro, sous les maisons, et à Mekeo, au milieu du village.

\* \* \*

Suivons le funèbre cortège, et, oubliant ce qui se fait aujourd'hui, examinons ce qui se faisait avant l'arrivée du gouvernement.

Quand la procession arrive, les hommes de l'*itzubu* ont déjà creusé la fosse, pas profonde, un ou deux pieds au plus, très régulière et les parois très lisses. On y dépose le cadavre la figure tournée vers la *marea*. A Roro, le corps est orienté vers le *Kobio* (montagne), les pieds en avant, afin qu'il ne puisse descendre à la mer et y effrayer le poisson. La tête repose sur une pierre ou un morceau de bois. Immédiatement sur le cadavre on étend un lit épais de feuilles sèches : il importe de le préserver du froid ! Sur ce tas de feuilles on répand de la terre bien fine à Roro, du sable de la mer, sans aucune pierre et surtout sans aucune racine : elle lui pousserait dans les yeux ! C'est un travail très long ; mais on le fait avec une grande patience et une sorte d'amour. On dirait que nos Papous connaissent la fameuse inscription tombale des Latins : *Terra sit tibi levis !*

Tout ce temps-là c'est à grand peine que l'on retient les femmes, les filles et les parents, qui se démènent comme des démoniaques autour de la tombe. On les lâche enfin quand le trou est à moitié comblé ; ils s'y précipitent, s'y

roulent, saisissent la terre à poignées et se la répandent sur la tête et le corps ; ils en avalent même. Puis ils se couchent et restent là sans mouvement, comme s'ils étaient morts aussi ; on les secoue, on les tiraille, on les menace, mais ils déclarent qu'ils veulent être enterrés avec le défunt. Naturellement on leur refuse cette consolation, des bras vigoureux les saisissent et l'on se hâte de combler la fosse avec de la terre grossière, jusqu'à former par dessus un petit monticule.

A Roro, dès que le mort est déposé dans la fosse, deux hommes tenant à la main une touffe de *terune* (basilic sauvage), viennent près de la tombe, et, allant à plusieurs reprises de la tête aux pieds, ils font comme s'ils balayaient : ils chassent l'âme. Quand ils l'ont éloignée du tombeau, ils la poursuivent jusqu'au bout du village en criant et en brandissant des bâtons et des tisons ; ils vont ainsi jusque dans la brousse où ils lui lancent leurs dernières imprécations et tout ce qu'ils ont à la main.

\* \* \*

Ceux qui ont touché le mort, et les fossoyeurs aussi, dès qu'ils ont achevé leurs funèbres cérémonies, se sauvent à toutes jambes près de la flaque d'eau la plus proche. Là, ils se lavent, se brossent, s'étrillent, puis se sèchent en se frottant la peau énergiquement avec des feuilles. Malgré cela ils sont encore *rove* (exclus de la vie ordinaire) pendant deux ou trois jours ; toucher un mort, c'est contracter une souillure tenace. Cette coutume rappelle les Juifs et leurs purifications.

C'est fini, maintenant. Chacun revient au village en se communiquant ses impressions,

Pourtant un groupe est resté près de la tombe ; ce sont les proches parents et les amis intimes du mort. Sans tar-

der, i  
élevé,  
ble ob  
ment  
dant c  
beau,  
Un  
côté d  
temps  
N'es  
que les  
anciens  
ombres  
froideu  
âmes d  
fois, on  
qu'on n  
chaud.  
qu'ils se  
mencent  
de glace

Voyon  
de la veu  
Les mi  
sa femme  
lui enlève  
lui servir  
pour épou  
et le veuf  
Les paren  
sous préte

der, ils se mettent au travail et, en quelques heures, ils ont élevé, sur le tombeau même, une petite hutte qui a un double objet : empêcher la pluie de détrempier la terre fraîchement remuée et fournir un abri aux solitaires qui vont, pendant des mois, passer leurs jours et leurs nuits sur le tombeau, dans le jeûne, la douleur et les larmes.

Un feu brûle presque continuellement sur le tumulus, du côté de la tête ; c'est afin de réchauffer l'âme qui vient de temps en temps faire une visite à son ancien camarade.

N'est-il pas curieux de rapprocher cette croyance papoue que les âmes des morts ont toujours froid, avec le dire des anciens qui affirment qu'il fait très froid dans le pays des ombres ? Sans doute, les uns et les autres ont conclu de la froideur glacée du cadavre au froid qui fait frissonner les âmes dans l'autre monde. Aussi quand, pour la première fois, on parle aux Papous du feu de l'enfer, ils répondent qu'on ne doit pas y être si mal, après tout, puisqu'il y fait chaud. Ce n'est qu'après leur avoir bien fait comprendre qu'ils seront cuits, rôtis et brûlés dans ce feu, qu'ils commencent à trouver que ce ne sera pas gai ; mais, un enfer de glace leur produirait un bien autre effet...

\* \* \*

Voyons maintenant la condition particulière du veuf et de la veuve.

Les misères du veuf commencent au moment même où sa femme rend le dernier soupir. On se jette sur lui, on lui enlève tous les ornements qu'il peut avoir alors. A quoi lui serviraient-ils, maintenant qu'il n'a plus qu'une morte pour épouse ? Les ornements ne disent plus rien aux morts, et le veuf est, bon gré mal gré, voué au célibat à perpétuité. Les parents de la défunte l'accablent d'injures et de coups, sous prétexte qu'il n'a pas veillé comme il le devait sur son

épouse, qu'il ne l'a pas protégée contre le *mepu*, qu'il la nourrissait mal, etc. Singulière manière de compatir à sa douleur ! . . . On dévalise la maison, et l'on emporte tout ce qui, d'après le droit papou, appartient à la femme : filets, marmites, batterie de cuisine, chiens, porcs ; tout retourne à la maison des parents de la morte.

Le malheureux mari, à la pensée de tout ce qu'il aura à souffrir, plus encore qu'à cause de la mort de sa femme, tombe dans un profond chagrin et n'attend pas toujours le pillage de sa case. Il prend lui-même les marmites et les brise avec fracas au milieu du village en criant :

“ — Je ne mange plus maintenant, à quoi bon des marmites ? Voilà ! ”

Il s'empare aussi des filets et les met en pièces en disant :

“ — Qui portera le filet maintenant ? Qui le remplira de bois ou de légumes. ”

Puis il va en sanglotant se coucher à côté du cadavre et ne se relève que pour se mettre à la suite de ceux qui l'emportent au lieu de la sépulture. A Mekeo, c'est toujours au village d'origine, on doit être enterré là où l'on est né. Il suit donc le cortège, criant, pleurant, défaillant à chaque pas. Des hommes le soutiennent, tandis que les autres le poursuivent de leurs sarcasmes.

Après l'enterrement, il se hâte d'aller se cacher dans la *marea* du village, qui lui servira de demeure ou de prison pendant le jour. La nuit, il ira dormir sur le tombeau, et ainsi jusqu'à la fin du deuil. Il n'a plus rien ; ses jardins sont dévastés, ses cocotiers découronnés, plus personne pour lui faire la cuisine.

\* \* \*

Le mari veuf doit venir, chaque soir, coucher sur la tombe de sa femme. La veuve, elle, doit passer ses jours et

ses n  
très  
et les  
cier,  
servi  
Av  
paren  
vaille  
le res  
Ric  
nent  
dirige  
où les  
milieu  
et pâle  
contre  
du feu  
d'étra  
pleure  
de leur  
poitrin  
sionni  
et les  
du jet  
même  
réjouir  
vent n  
interdi  
abomin  
On p  
vant sa  
en Pap

ses nuits sur le tombeau de son défunt mari, pendant un très long temps. Cet usage a pour but d'empêcher les porcs et les chiens de venir dévorer le cadavre, ou le *mepu*, le sorcier, de prendre certaines parties du corps pour les faire servir à ses philtres, diaboliques et à ces sortilèges.

Avec le veuf ou la veuve, il y a toujours quelques proches parents, quelques amis, qui lui tiennent compagnie ; ils travaillent à confectionner des ornements de deuil, et passent le reste du temps à dormir ou à se lamenter.

Rien n'est triste comme les mélopées funèbres qui raisonnent dans la case. Si, poussé par la curiosité, vous vous dirigez la nuit à travers les grandes herbes vers l'endroit où les lamentations retentissent, vous croyez tomber au milieu d'une scène d'évocation diabolique. Un feu maigre et pâle flambe au-dessus d'un tertre et se reflète, blafard, contre le toit brun et luisant en feuilles de cocotier. Autour du feu, accroupis, noirs comme des démons, enlacés dans d'étranges ornements en pailles jaunes tressée, sont les pleureurs. Ils ne font pas un mouvement ; le bruit confus de leurs plaintes semble plutôt sortir de terre que de leurs poitrines ; mais la flamme qui danse paraît agiter et contorsionner leurs figures hébétées par la douleur, la souffrance et les privations. Car, dans cette solitude, ils ont à souffrir du jeûne et des intempéries ; puis, ces scènes lamentables, même si elles sont de commande, ne sont pas faites pour réjouir l'âme ni calmer les nerfs. Une foule d'aliments doivent ne jamais figurer dans leurs repas ; l'eau pure leur est interdite, même pour se laver, et ils ne boivent qu'une abominable et piquante décoction de gingembre.

On peut bien appliquer ici le mot du poète, en lui enlevant sa note plaisante et satirique : les usages et coutumes en Papouasie,

Pour honorer les morts, font mourir les vivants.

\* \* \*

Rien de plus triste et de plus sombre que les années de veuvage pour un homme ! Par le fait qu'il a perdu sa femme, un homme perd du coup tous ses droits : c'est la mort civile dans toute son horreur. Vieux ou jeune, chef ou plébéien, il n'est plus rien : il ne valait que par sa femme qui le suivait toujours : maintenant il ne compte plus, il n'est plus que veuf . . . Pour lui, plus de chasse, plus de pêche avec les autres ; sa présence porterait malheur, et l'esprit de sa femme viendrait effrayer poisson et gibier. On ne l'entend plus dans les discussions ; il n'a plus voix au conseil des anciens ou des hommes influents. S'il y a des *tazu*, il se contente d'en humer de loin le fumet appétissant. S'il y a des danses, il écoutera de loin le son des tambours. Fait-on des jardins, il n'y a pas un pouce de terre réservé pour lui. Plus encore ; si l'un de ses enfants veut se marier pendant ce temps-là, il n'a pas le droit d'intervenir en quoi que ce soit, ni de toucher aucun présent. Il serait mort, qu'on ne ferait pas de lui plus complète abstraction.

Il est devenu un animal nocturne. Défense lui est faite de se montrer en public, de traverser le village, de passer dans les chemins et les sentiers frayés. Comme un sanglier, il doit se contenter de marcher dans les herbes et la brousse. Du plus loin qu'il entend ou voit venir quelqu'un, une femme surtout, il se blottit derrière un arbre, un fourré, une touffe d'herbes, et n'a garde de révéler sa présence.

S'il veut aller seul à la chasse, à la pêche ou à la maraud, il part la nuit. S'il a besoin de consulter quelqu'un, même le missionnaire, il le fait en grand secret et la nuit ; il semble avoir perdu la voix et ne parle plus qu'en chuchotant.

\*  
\* \* \*

Il  
lèvre  
vif, e  
rasé  
nent  
calott  
ment  
point  
voir u  
soleil.

Son  
se répo  
fortem  
herbe  
bras et  
couver  
le mem  
bles.

Il n'a  
de sac)  
à l'épau  
ticelle et  
dedans

Sa no  
des pom  
mesure,  
main, qu

Son ce  
besoin po  
l'esprit d  
taisie de  
que nous  
nent fréq  
que tous  
plaisent q



Il est tout barbouillé de noir de la tête aux pieds ; les lèvres et les paupières gardent seules leur couleur rouge vif, ce qui n'est pas pour ajouter à sa beauté. Son crâne est rasé à l'exception de deux mèches de cheveux qui papillonnent sur ses tempes. Il porte continuellement une sorte de calotte en écorce d'*itaburi* battue, qui lui couvre complètement la tête jusqu'aux oreilles et vient se terminer en pointe sur la nuque : d'un peu loin on croirait absolument voir un crâne dépouillé et depuis longtemps blanchi au soleil.

Son ventre, ce pauvre ventre, où viennent, chez le Papou, se répercuter toutes les émotions physiques et morales, est fortement comprimé dans une, deux, trois ceintures en herbe tressée, larges de trois ou quatre centimètres. Ses bras et ses jambes, depuis le genou jusqu'à la cheville, sont couverts de bracelets faits de la même matière, et tressés sur le membre même. Son cou est entouré d'ornements semblables.

Il n'a plus le droit de porter de *mahawa* (filet en forme de sac) ; à la place, il porte, attachés à une ficelle suspendue à l'épaule, quantité de petits sacs infects, faits non plus en ficelle et à mailles, mais en chiffon quelconque ; c'est là-dedans qu'il loge ses diableries et ses richesses.

Sa nourriture elle-même est soumise aux réglementations des pompes funèbres ; mais ils ne s'en soucient pas outre mesure, et mange en cachette tout ce qui lui tombe sous la main, qu'il le vole où qu'il le reçoive.

Son casse-tête l'accompagne partout et toujours ; il en a besoin pour se défendre contre les sangliers et aussi contre l'esprit de sa défunte épouse, à qui il pourrait prendre fantaisie de venir lui jouer quelques mauvais tours ; car, ainsi que nous le verrons plus loin, les âmes des morts reviennent fréquemment, et leur visite est loin d'être désirée, vu que tous les esprits sans exception sont méchants et ne se plaisent qu'à nuire aux vivants. Heureusement qu'on peut

les tenir en respect avec un bâton, du feu, une flèche ou un casse-tête ?

\* \* \*

La condition d'un veuf, si déplorable qu'elle soit, au lieu d'exciter la pitié et la commisération, ne sert qu'à le rendre un objet d'horreur et de crainte. A peu près tous les veufs, en effet, ont la réputation d'être plus ou moins sorciers, et leur genre de vie n'est pas fait pour donner un démenti à l'opinion publique. Ils deviennent forcément paresseux et voleurs, puisqu'il leur est défendu de travailler : pas de travail, pas de jardins ; pas de jardins, pas de nourriture ; il faut donc voler, et ce métier ne va pas sans un peu d'audace et de méchanceté au besoin.

\* \* \*

Si fortes et si enracinées sont ces lois et coutumes du veuvage, que, même aujourd'hui, après tous les progrès réalisés par le missionnaire, on n'a pu encore décider les veufs à venir avec les autres à la messe le dimanche. Ces sauvages, qui n'éprouvent aucune répugnance à coudoyer des individus pourris de plaies ou rongés de lèpre, ne pourraient supporter la présence d'un veuf au milieu d'eux.

Un missionnaire, dans un temps où il y avait beaucoup de veufs dans le village d'Inawi, avait institué un service particulier pour eux, vers 3 ou 4 heures du matin, alors que tout le monde dormait encore. Il les instruisait, les confessait, leur donnait la sainte communion. Mais, dès que les premiers bruits se faisaient entendre au village, tous ces pauvres gens se sauvaient dans la brousse.

Il n'est pas étonnant que beaucoup d'entre eux, pris de dégoût pour leur misérable existence, cherchent à y mettre

un to  
facile  
Auss  
ment  
avec  
Plu  
niers  
produ  
est fa  
Qu  
lage c  
ments  
milieu  
à terr  
hesi (l  
du mi  
chef.  
On  
tout le  
pour p  
Le c  
même  
que l'e  
sés un  
l'absce  
ler par  
Auss  
pas d'e  
(festin)  
mis de  
neur du  
proche  
jardin ;  
chaux ;  
mise est  
ceinture

un terme : un arbre, un bout de liane autour du cou, c'est facile et pas cher. C'est le genre de suicide le plus ordinaire. Aussi, au commencement du deuil, les veufs sont étroitement surveillés, et, où qu'ils aillent, un homme est toujours avec eux.

Plusieurs, sans doute, seront étonnés en lisant ces derniers détails. N'a-t-on pas dit et écrit que le suicide est un produit de la civilisation ? On voit combien cet aphorisme est faux.

Quand, au lieu d'un vulgaire Papou, c'est un chef de village qui passe au séjour des âmes, on le revêt de ses ornements et on le transporte sous un abri en feuilles, bâti, au milieu du village, exprès pour la circonstance. On le place à terre sur des nattes, le dos et la tête appuyés contre son *hesi* (bouclier), qui repose lui-même contre un des piliers du milieu. Autour de lui sont rangés tous ses insignes de chef.

On sonne la trompette de guerre, on bat le tambour, et tout le monde vient en pèlerinage à cette case funéraire, pour pleurer.

Le corps reste là aussi longtemps que tous les invités, même les plus éloignés, ne sont pas venus. Et même après que l'enterrement a eu lieu, les ornements demeurent exposés une semaine ou deux, comme si, pour se consoler de l'absence de leur chef, ils voulaient du moins se le rappeler par la vue de tout ce qui lui a appartenu.

Aussi longtemps que cette petite case funéraire ne tombe pas d'elle-même, ou n'est pas démolie, après un grand *tuzu* (festin), le village doit être comme mort. Il n'est plus permis de crier, de jouer, de faire des discours, excepté en l'honneur du défunt, ni même de travailler, à moins que le plus proche parent du mort ne le permette. Plus de culture au jardin ; on ne tourne plus de poteries ; on ne brûle plus de chaux ; on ne maille plus de filets. La seule occupation permise est la confection des ornements de deuil, bracelets, ceintures, etc.

Le corps est déposé dans une fosse creusée au milieu de la partie du village (*itlubu*) sur lequel le chef exerçait son influence.

\* \* \*

On fait presque autant d'embarras à la mort d'un chef de guerre ou d'un grand danseur.

Comme pour les chefs proprement dits, on bat le tambour près de leur oreille, on les appelle par leur nom, on souffle dans la conque marine. Le deuil est public et solennel.

(A suivre).

---

de  
son

\* Table générale et alphabétique \*

DES MATIERES

de

CONTENUES DANS LES

pour  
fle

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

Années 1901, 1902 et 1903

---

<b>A</b>	PAGES
Au pays des Somalis. — Par le R. P. Evangéliste, capucin, missionnaire à Berberah.....	694
<b>B</b>	
Bethléem.— Le Carmel.—Nazareth.....	554
<b>C</b>	
Canada.—Lettre du R. P. Geo. Lemoine, O. M. I., mission- naire au lac Saint-Jean.....	671
— Lettre du R. P. E. Bonald, O. M. I., missionnaire à Cross Lake, Keewatin, Manitoba.....	688
Chine.—Deux mois de siège.—Journal de Mgr Favier.....	95

Colombie.—La révolution et les lazarets des pauvres lépreux.  
—Relation de Dom Evasio Rabagliati..... 24

Comptes-rendus.—Archidiocèse de Québec.....3, 287, 576  
— Diocèse de Montréal.....8, 290, 580  
— Diocèse de Trois-Rivières.....11, 393, 583  
— Diocèse de Saint-Hyacinthe.....12, 594, 284  
— Diocèse de Valleyfield.....14, 296, 586

Coup d'œil général sur les travaux de l'apostolat en 1900... 183

Cuba. — Une mission dominicaine. — Par le R. P. Mothon,  
prieur des dominicains du Havre..... 767

**D**

Dans la Bouche du Niger. — Par Mgr Hacquart, des Pères  
Blancs d'Alger, vicaire apostolique du Sahara..... 157

Dans le Haut-Canada. — Par Mgr Grouard, oblat de Marie,  
vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie..... 191

Deux mois chez les Miaotse. — Par M. Paul Vial, des M.  
sions étrangères de Paris, missionnaire au Yun-Nan. 649, 706

**E**

Excursion en Bolivie et au Pérou.— Par Mgr Terrien..... 254

**H**

Haute-Egypte.—Mission franciscaine.—Par le R. P. Léonard,  
d'Estiaires, procureur des missions franciscaines..... 778

**I**

Indes.—La peste au Punjab.—Lettre de Mgr Pelkmans, évê-  
que de Lahore ..... 818

**J**

PAGES

Journal d'un missionnaire franciscain du Chan-Tong, pendant la dernière persécution en Chine. — Par le R. P. Solano..... 75

**L**

La femme et la famille au Congo.—Par le R. P. Lejeune, de la Congrégation du Saint-Esprit..... 307

La situation actuelle en Chine.—Lettre de M. de Guébriant, provicaire apostolique du Su-Tchuen Méridional..... 759

Le progrès au Japon.—Lettre de M. Marie, missionnaire du diocèse d'Osaka.....560, 611

Les Eldorados du Nord-Ouest Canadien. Excursion au Mackenzie et au Klondyke. — Par Mgr Grouard, oblat de Marie-Immaculée, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.. ..... 383

Les Filles de la Charité en Terre-Sainte.—Par Sœur Sion... 628

Les missions catholiques françaises au XIXe siècle..... 460

Les « psyllés » ou charmeurs de serpents au Caire. — Lettre du R. P. Eug. Chautard, des Missions africaines de Lyon, ancien missionnaire en Egypte..... 752

Liban. — Ecoles et couvents. — Par le R. P. Angelil, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Liban..... 825

L'œuvre scientifique des missionnaires..... 738

**M**

Mandchourie méridionale.—Martyrs. Lettre de M. Goulet, supérieur de la mission..... 90

Massacres en Corée..... 280

<b>N</b>	PAGES
Nouvelle-Guinée.—Les Canaques.— Par le R. P. Guis, de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun.....	739
<b>P</b>	
Promenade autour de Saint-Albert, Canada.— Par le R. P. L.-S. Culerier, oblat de Marie Immaculée.....	479
<b>S</b>	
Saint-Boniface.—Chef des Sauteurs du lac Winipegosis.— Lettre du R. P. Ph. Grælen, oblat de Marie-Immaculée	33
Souvenirs Franco-Tonquinois, 1879-1886.— Par un mission- naire.....	205, 357, 409, 496
<b>T</b>	
Tonkin Oriental.—Souvenirs de Do-Son.— Par le R. P. Co- thonay, des Frères-Prêcheurs.....	893
<b>U</b>	
Un mariage chrétien chez les Somalis.....	680
<b>V</b>	
Vers la mission dominicaine du Brésil. — Récit de Voyage.— Par un religieux dominicain.....	464
Voyage et aventures d'un missionnaire dans le Far West.— Par le R. P. Savinien, bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien.....	41, 133
Vue d'ensemble sur les travaux de l'apostolat en 1901.....	299
Vue d'ensemble sur les travaux de l'apostolat en 1900.....	15